AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BESTES.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

A PARIS,

Chez { GISSEY, ruë de la vieille Boucherie.
BORDELET, ruë Saint Jacques

AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BESTES.

A Mad..... C.

QUE vous êtes séduisante, Mad.... & que vous connoissez bien tout l'empire que vous avez sur moi ! Il ne m'est échapé qu'une fois de dire dans un de nos entretiens Philosophiques que je croyois que les Bêtes parloient & s'enten-

doient fort bien entr'elles. Tout autre que vous auroit écouté ce propos comme un de ces diſcours que l'on hazarde ſans preuve, & ſans autre deſſein que d'égayer la converſation. Mais vous me connoiſſez, dites-vous; & quoique la propoſition ait tout l'air d'une plaiſanterie, il vous plaît d'aſſûrer que je ne l'ai point avancée au hazard: vous voulez que je la traite ſérieuſement, & que je vous rende compte des raiſons qui m'ont perſuadé. Je ne ſçais ſi dans toute autre circonſtance je pourrois me réſoudre à vous obéir, quelque envie que j'aye de vous plaire; car vous ſçavez que je n'ai guéres le loiſir de me diſtraire par des diſſertations amuſantes. Heureuſement me voici enfin à la campagne. J'ai laiſſé à la ville juſqu'au ſouvenir des oc-

cupations peu divertiſſantes, dont vous me plaignez quelquefois. Il me ſemble que je regne ici ſur toute la nature, dans un ſéjour délicieux & un cercle d'amuſemens dont la varieté prévient le dégout, & que je partage avec une ſocieté charmante. A ce ſeul trait vous devinerez aiſément que je ſuis à C.... Puiſque pour rendre les plaiſirs plus vifs, il faut, diſent les Maîtres de volupté, en interrompre la continuité par quelque occupation légere, que puis-je faire de mieux, que de ſatisfaire votre curioſité? L'amour propre, comme vous voyez, ſe retrouve par tout, & j'aurai moins de mérite que de plaiſir à vous obéir. Mais nous ne comptons point enſemble, & pourvû que vous ſoyez contente de mon travail, je m'imagine que vous me

pardonnerez ſans peine d'y avoir cherché mon propre amuſement.

Vous me demandez donc ſi je crois ſerieuſement que les Bêtes parlent. Oui, Mad..... je croi très-ſerieuſement que les Bêtes parlent & s'entendent entr'elles tout auſſi-bien que nous & quelquefois mieux. Votre curioſité n'eſt-elle pas ſatisfaite ! Non, vous voulez ſçavoir quelles ſont mes raiſons. Ce ſecond point n'eſt pas ſi facile à réſoudre. Si j'étois avec vous en converſation familiere, je vous dirois que la raiſon qui me perſuade que les Bêtes parlent, c'eſt que M. R. parle, Vous ne manqueriez pas d'ajouter Mad. d'H. & cette bouffonnerie nous feroit peut-être rire ; mais quand on écrit il faut reſpecter ſes Lecteurs. Je ne vous dirai pas non plus qu'autrefois le Serpent eut

avec Eve, une converſation ſuivie, & que l'Aneſſe de Balaam a parlé. Il ſeroit encore plus inutile de vous rapporter la fable des Chevaux d'Achille. Vous me répondriez que de ces événemens les uns ſont ſurnaturels, les autres fabuleux, qui par conſéquent ne prouvent rien dans l'ordre de la nature. Je vous entends. Cherchons donc dans la nature même les preuves de mon opinion. N'attendez cependant pas de moi des découvertes merveilleuſes. Vous ſerez peut-être toute étonnée de voir que vous croyez déja vous-même tout ce que je penſe ſur cela, & que je ne ferai que vous développer des idées & un ſentiment confus que vous n'avez pas aſſez approfondi. Mais il faut établir quelques préliminaires, & je crains que l'acceſ-

foire ne ſoit auſſi long que le principal, ce qui eſt une faute capitale contre les regles d'une compoſition exacte. Mais qu'importe, pourvû que le tout vous amuſe! Les Bêtes ont-elles de la connoiſſance? Si elles connoiſſent, elles parlent. Mais comment parlent-elles? Voilà les trois points de cette eſpece de diſſertation.

I.

DE LA CONNOISSANCE DES BESTES.

LEs Bêtes ont-elles de la connoiſſance? Je ſuis perſuadé que ſur cette queſtion vous n'héſiterez ſeulement pas. Deſcartes aura beau vous dire que les Bêtes ſont des machines, qu'on peut expliquer toutes leurs

actions par les loix de la méchanique, qu'avant lui, & dès le temps de ſaint Auguſtin, quelques Philoſophes ont eu à peu près la même idée. Vous avez une chienne que vous aimez, & dont vous croyez être aimée. Je défie tous les Cartéſiens du monde de vous perſuader que votre chienne n'eſt qu'une machine. Comprenez, je vous prie, le ridicule qui en réſulteroit pour tout ce que nous ſommes qui aimons des chevaux, des chiens, des oiſeaux. Repréſentez-vous un homme qui aimeroit ſa montre comme on aime un chien, & qui la careſſeroit parce qu'il s'en croiroit aimé au point que quand elle marque midi & une heure, il ſe perſuaderoit que c'eſt par un ſentiment d'amitié pour lui, & avec connoiſſance de cau-

ſe qu'elle fait ſes mouvemens. Voilà préciſément, ſi l'opinion de Deſcartes étoit vraie, quelle ſeroit la folie de tous ceux qui croyent que leurs chiens leur ſont attachés & les aiment avec connoiſſance & ce qu'on appelle ſentiment.

J'avoüe que ſi le ſyſtême de Deſcartes étoit appuyé ſur des preuves ſolides, cette conſéquence ne ſuffiroit pas pour le réfuter. Il faudroit plaindre les hommes d'être livrés à une illuſion ſi groſſiére ; mais le vrai demeure toujours vrai, quoiqu'en puiſſe ſouffrir notre amour propre. Heureuſement le ſentiment de ce Philoſophe n'eſt fondé que ſur de ſimples poſſibilités. Dieu, dit-il, a pû faire les Bêtes de ſimples machines. Il n'eſt pas impoſſible qu'il l'ait fait. Je puis expliquer toutes

leurs actions par les loix de la méchanique. Il y a même quelques-unes de ces actions qui ſemblent exclure tout autre principe. Donc j'ai lieu de croire que les Bêtes ſont des machines. Raiſonnement défectueux, comme vous voyez. Car du fait au poſſible, la conſéquence eſt certaine; mais du poſſible au fait, la conſéquence eſt hazardée, incertaine & téméraire. C'eſt une pure ſuppoſition, un château de cartes dont on peut s'amuſer, mais qui n'a rien de ſolide.

Je dis plus. Il y a quelque choſe en nous qui ſe joint à la raiſon, pour bannir de la ſociété l'opinion de Deſcartes. Ce n'eſt pas un ſimple préjugé, c'eſt une perſuaſion intime, un ſentiment dont voici l'origine. Il n'eſt pas impoſſible que les hommes, avec qui je vis, qui me parlent, qui me ré-

pondent, qui raiſonnent & qui agiſſent avec moi, ne ſoient que des machines. Car je ſçais que je penſe & que j'ai dans moi un principe qui penſe & qui connoît; mais je ne ſçais pas de même ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des autres hommes, & on ne peut refuſer à Dieu le pouvoir de faire des hommes qui n'en euſſent que l'apparence & tout le jeu, quoiqu'ils ne fuſſent dans le fond que de pures machines. Cependant malgré la vérité de ce principe, il me ſeroit abſolument impoſſible de me perſuader ſérieuſement à moins que Dieu ne m'en fit une révélation expreſſe, que les hommes avec qui je vis ne ſont en effet que des machines faites pour me donner du ſecours ou de l'embarras, du plaiſir, ou du tourment. Pourquoi?

C'eſt que quand je vois quelqu'un parler, raiſonner & agir comme moi, je ne ſçais quel ſentiment intime ſe joint au bon ſens & à la raiſon, pour me forcer de croire que l'homme que je vois a dans lui-même un principe de connoiſſance & d'opérations tout ſemblable au mien. Or les Bêtes ſont, par rapport à nous, dans le même cas. Je vois un chien accourir quand je l'appelle, me careſſer quand je le flatte, trembler & fuir quand je le menace, m'obéir quand je lui commande, & donner toutes les marques extérieures de divers ſentimens, de joye, de triſteſſe, de douleur, de crainte, de déſir, des paſſions, de l'amour & de la haine. Je conclus auſſi-tôt qu'un chien a dans lui-même un principe de connoiſſance & de ſentiment, quel-

qu'il ſoit. Quelqu'effort que je faſſe pour me perſuader que ce n'eſt qu'une machine, & quand tous les Philoſophes de l'Univers entreprendroient de m'en convaincre, je me ſens entraîné par une perſuaſion intime, par je ne ſçais quelle force intérieure à croire le contraire; & c'eſt ce ſentiment qui s'oppoſera éternellementdans les hommes à l'opinion de Deſcartes. Auſſi eſt-il vraiſemblable que ce Philoſophe, qui avoit un génie ſi ſupérieur, n'a adopté un ſyſtême ſi peu conforme à nos idées que comme un jeu d'eſprit, & dans la ſeule vûë de contredire les Peripateticiens, à qui il avoit déclaré la guerre, & dont en effet le ſentiment ſur la connoiſſance des Bêtes n'eſt pas ſoutenable.

Ces Meſſieurs qui, ſuivant les principes obſcurs de leur Philo-

ſophie inintelligible, donnoient à des corps une forme ſubſtantielle, materielle, diſtinguée de la matiere, & qui étoit dans eux le principe de toutes leurs opérations, n'avoient garde de refuſer aux Bêtes une ſemblable forme. Comme ils avoüoient d'ailleurs que les Bêtes ſentoient, connoiſſoient & agiſſoient avec connoiſſance & ſentiment, ils leur auroient volontiers donné une ame ſpirituelle comme à l'homme; mais les principes de la Religion Chrétienne ne le permettoient pas. En effet, ſi les Bêtes avoient une ame ſpirituelle, leur ame ſeroit donc immortelle & libre; elles ſeroient capables de mériter ou de démériter, dignes de récompenſe ou de châtiment: il leur faudroit un Paradis & un Enfer, les Bêtes ſeroient donc

une eſpece d'Homme, ou les Hommes une eſpece de Bêtes, toutes conſéquences inſoutenables dans les principes de la Religion. Les Peripateticiens, ainſi contraints de ſe borner à leur forme ſubſtantielle materielle, pour éviter un inconvénient, retomboient dans un autre; car ils étoient conſéquemment forcés de dire que cette forme ſubſtantielle étoit dans les Bêtes le principe de leur connoiſſance & de leurs actions: ſentiment abſurde, s'il en fût jamais dans les principes établis de la Philoſophie & de la Religion. Car nous ne connoiſſons dans la Philoſophie établie que deux ſubſtances: l'une penſante, ſentante, connoiſſante & raiſonnante, c'eſt l'eſprit. L'autre étenduë, diviſible, mobile, pouvant occaſionner des ſenti-

mens & des connoiſſances par l'union de l'eſprit avec elle, mais abſolument incapable de ſentir elle-même & de connoître; c'eſt la matiere. De-là on apperçoit d'un coup d'œil toutes les contradictions qui ſuivent néceſſairement de l'opinion des Peripateticiens: une forme ſubſtantielle qui n'eſt ni eſprit, ni matiere: quelque choſe qui connoît & qui n'eſt point eſprit: une forme ſubſtantielle & materielle qui n'eſt point matiere, & enfin des ſentimens & des connoiſſances materielles; principe extrêmement dangereux, dont les Incrédules pourroient s'armer pour combattre la ſpiritualité de notre ame, N'eſt-il pas étonnant qu'une opinion ſi monſtrueuſe ait ſi longtemps regné dans les Ecoles Chrétiennes?

Quelques Philoſophes ont prétendu la rectifier. Pourquoi, diſent-ils, ne reconnoître dans l'univers que deux ſubſtances, l'eſprit & la matiere ? Dieu n'a-t-il pas pû créer une ſubſtance mitoyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'eſprit & ſupérieure à la matiere, incapable de raiſonner, mais capable de ſentir & de connoître? En effet on ſeroit d'abord tenté de le croire, & vous peut-être toute la premiere; mais ne vous y fiez pas, Mad...., vous retomberiez tout à la fois dans l'incertitude du ſentiment de Deſcartes & dans l'obſcurité de l'opinion Péripateticienne. Car 1°. Ce ſyſtême n'eſt qu'une pure ſuppoſition ſans preuve & ſans fondement. 2°. Quelle idée peut-on ſe former d'une ſubſtance qui n'eſt ni eſprit, ni matiere?

Il eſt évident que par rapport à nous qui ne connoiſſons que l'un ou l'autre, une ſubſtance mitoyenne eſt une chimere, un être de raiſon dont nous n'avons ni idée, ni ſentiment. Eh ! que ſçavons-nous ſi ce qui n'eſt, par rapport à nous, qu'une chimere, ne l'eſt point en effet en ſoi, & dans la nature même? S'il l'eſt en ſoi, Dieu n'a pas pû le créer, parce qu'il ne peut pas faire un être de raiſon. Or qu'eſt-ce qui nous éclaircira un doute ſi légitime ?

Un ancien Auteur dont les ouvrages ſont recueillis parmi ceux des Saints Peres, Firmien Lactance, s'expliquoit plus franchement. Il prétendoit que Dieu avoit donné l'uſage de la raiſon à tout ce qui reſpire; mais aux Bêtes ſeulement pour conſerver leur vie, ſans aucun devoir de Reli-

gion, aux hommes pour acquerir l'immortalité & un bonheur éternel par la pratique d'un culte religieux. Quelle idée ! ſans doute Firmien ne voyoit pas que ſuppoſer une ame raiſonnable & par conſéquent ſpirituelle, ſans aucun devoir de Religion, c'étoit ſapper par les fondemens la loi naturelle & toute Religion, dégrader l'ame ſpirituelle, détruire l'immortalité qu'elle a de ſa nature, & nous rapprocher des Bêtes en voulant les rapprocher de nous.

Je ne fais, comme vous voyez, qu'effleurer les ſyſtêmes, dans la crainte que j'ai de vous ennuyer par des raiſonnemens détaillés. Mais voilà pourtant tout ce que la Philoſophie nous apprend ſur la connoiſſance des Bêtes. Que l'eſprit humain eſt borné, direz-vous; que ſes lumieres ſont courtes,

que ſes ténébres ſont profondes? Cela fait trembler. Nous ſçavons que nous exiſtons & que nous penſons. Nous voyons des faits: nous connoiſſons l'exiſtence de mille choſes; mais dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi, nous nous égarons dans de frivoles conjectures, dans de fauſſes ſuppoſitions, nous nous étourdiſſons de mille vains raiſonnemens, qui, loin de nous éclairer, ne ſervent communément qu'à étouffer le peu de lumiere que le ſens commun nous avoit donné. Nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, comment pourrions nous comprendre la nature des Bêtes & de tout ce qui eſt hors de nous?

Faites une choſe, croyez-moi, allez-vous-en aux Indes, à la Chine ou au Japon, & là vous

trouverezdesPhiloſophesPaïens, Déiſtes ou Athées, qui raiſonneront ſmon avec plus de lumieres, du moins avec plus de liberté. L'un vous dira que les Dieux ont créé diverſes eſpéces d'eſprits, les uns plus parfaits, tels que les génies bons & mauvais; les autres moins parfaits qui ſont les hommes, & d'autres beaucoup plus imparfaits qui ſont les Bêtes. L'autre vous ſoutiendra que la diſtinction de l'eſprit & de la matiere eſt une diſtinction chimérique qu'on ne ſçauroit démontrer : qu'il ne voit aucun inconvenient à croire qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance que vous appellerez du nom qu'il vous plaira : que cette ſubſtance a dans les Bêtes, comme dans les Hommes, une organiſation, une modification, un mouvement,

quelque choſe enfin qui fait qu'elle penſe plus ou moins parfaitement; & ces Meſſieurs ne connoiſſant ni les principes de la Religion Chrétienne, ni l'autorité de l'Egliſe, il vous faudra pour les attaquer dans leurs retranchemens, ou commencer par les faire Chrétiens, ou remonter à des principes Méthaphyſiques fort difficiles à débroüiller. Mais je me flatte que vous vous épargnerez le voyage, & que vous aimerez mieux vous en tenir, comme moi, au grand principe, qui eſt de dire : tous ces ſyſtêmes ſont contraires à la Religion Chrétienne : Dès-là ils ſont abſolument faux.

Conſolez-vous, Mad.... en voici un autre qui n'a rien de commun avec tous ceux que je viens de vous expoſer. C'eſt un

ſyſtême tout neuf qui vous divertira du moins par la ſingularité, & que je vais vous rendre d'après l'Auteur lui-même, à qui je l'entendis débiter il y a quelque tems dans une compagnie avec un air ſérieux mêlé de plaiſant qui faiſoit douter s'il en étoit lui-même bien perſuadé.

Tout le monde, diſoit-il, convient que les Bêtes connoiſſent. Elles ont donc une ame. Mais cette ame eſt-elle matiere ou eſprit ? Il faut qu'elle ſoit l'une ou l'autre, & vous n'oſez cependant dire ni l'un ni l'autre. Vous n'oſez avancer qu'elle eſt matiere, puiſqu'il faudroit ſuppoſer que la matiere peut connoître. Direz-vous que c'eſt un eſprit ? Non. Ce ſentiment entraîne des conſéquences contraires aux principes de la Religion. Eh bien, ajouta-t'il je vais lever toutes ces difficultés. Apprenez que les Bêtes ont une ame ſpirituelle comme la nôtre, & que ce ſentiment, loin de contredire les principes de la Religion, y eſt tout-à fait conforme ainſi qu'à la raiſon. Vous jugez bien que ce début attira notre attention. Toute la Compagnie ſourit, peut-être malignement, & dans l'impatience où nous fûmes de connoître le nouveau ſyſtême, il ſe fit un grand ſilence. L'Auteur continua ainſi.

La raiſon, dit-il, nous porte naturellement à croire que les Bêtes ont une ame ſpirituelle, & la ſeule choſe qui s'oppoſe à ce ſentiment ce ſont les conſéquences que l'on en tireroit, & entr'autres celle-ci, que les hommes ne differeroient des Bêtes que du

plus au moins, ce qui ruineroit les fondemens de toute Religion: Donc, ajouta-t'il; ſi je puis éluder toutes ces conſéquences: ſi je puis donner aux Bêtes une ame ſpirituelle ſans intereſſer les Dogmes de la Religion, il eſt évident que mon ſyſtême étant d'ailleurs le plus conforme à la raiſon eſt l'unique ſyſtême recevable.

Or je le puis & je le fais le plus aiſément du monde. Je trouve même le moyen d'expliquer par la même voye pluſieurs paſſages fort obſcurs de l'Ecriture Sainte, & de réſoudre de grandes difficultés auſquelles on ne répond pas bien. C'eſt ce qu'il faut développer plus en détail.

La Religion nous apprend que les démons ont été réprouvés du moment qu'ils ont péché, & qu'ils ſont condamnés à brûler éternel-

éternellement dans l'enfer. Mais l'Egliſe n'a pas décidé qu'ils ſouffrent dès à préſent le ſupplice auquel ils ſont condamnés. On peut donc croire qu'ils ne le ſouffrent pas encore, & que l'exécution de la ſentence portée contr'eux eſt réſervée au jour du Jugement dernier. Il n'en eſt pas ainſi des ames des hommes. Car l'Egliſe a décidé que nos ames ſont jugées au moment de leur ſéparation d'avec le corps, & que la ſentence eſt exécutée dans le moment, de ſorte que ceux qui meurent dans la diſgrace de Dieu ſont plongés à l'inſtant dans les flammes de l'enfer. Mais l'Egliſe n'a rien décidé de ſemblable des Démons. Il eſt vrai qu'on ſe le perſuade aſſez communément, & qu'il y a une infinité de perſonnes, à qui il n'eſt pas même venu

en penſée d'en douter. Mais par la raiſon même qu'on le croit ſans réflexion & ſans examen, cette opinion n'étant d'ailleurs appuyée ni ſur l'Ecriture, ni ſur l'autorité des Saints Peres, ni ſur aucune déciſion ne fait point dans l'Egliſe une tradition à laquelle on ſoit obligé de ſe ſoumettre : d'autant plus que mon ſentiment n'eſt point abſolument nouveau, & que je pourrois citer quelques Auteurs qui l'ont inſinué, entr'autres un Ecrivain Eccleſiaſtique, Victor Prêtre d'Antioche, qui l'a formellement publié dans ſes ouvrages.

Or apprenez, Mad... que pendant que l'Auteur s'expliquoit ainſi, un Abbé Docteur, qui étoit préſent, homme d'eſprit, mais vif dans la diſpute & prévenu de ſes principes, grommeloit tout bas

entre ſes dents d'un air de mécontentement que l'Auteur n'eut pas de peine à appercevoir. Qu'avez-vous, Monſieur, lui dit-il? Vous ne paroiſſez pas content. Non, ſans doute, répondit le Docteur, car votre propoſition eſt formellement hérétique. C'eſt ce qu'il faut prouver, répliqua l'Auteur. Rien de plus aiſé, répartit le Docteur, & je le ferai par l'autorité des Auteurs Scholaſtiques & des Saints Peres. Oh! pour cela non, dit la Dame chez qui nous étions. C'eſt ce que vous ne ferez pas, du moins dans ce moment. Nous ſommes curieux de ſçavoir le nouveau ſyſtême. Il faut, s'il vous plaît l'entendre, juſqu'à la fin, & enſuite vous diſputerez tant qu'il vous plaira ſur vos Scholaſtiques & vos Saints Peres. La Dame fut obéïe, & l'Auteur continua

Lorſque j'avance, dit il, que les Démons ne ſouffrent point encore les peines de l'enfer, ſi c'étoit une ſuppoſition gratuite, comme la méchanique de Deſcartes, ou la ſubſtance mitoyenne que d'autres Philoſophes ont imaginée, on ſeroit en droit de rejetter ma ſuppoſition & je ne perſuaderois perſonne. Mais que M. l'Abbé écoute s'il lui plaît, les preuves ſur leſquelles ma propoſition eſt appuyée. C'eſt un article de la foi que le Démon nous tente pour nous porter au péché, qu'il nous tend des pieges pour nous faire tomber, qu'il rode ſans ceſſe autour de nous, ſuivant l'expreſſion de Saint Pierre, pour trouver l'occaſion de nous dévorer : il nous remplit l'eſprit de mauvaiſes ſuggeſtions, il s'empare des corps ; & lorſ-

qu'il s'en eſt une fois mis en poſſeſſion, ce n'eſt point toûjours par des fureurs qu'il fait ſentir ſa préſence. Il rit quelquefois, il chante, il ſe plaît à embarraſſer les Miniſtres de l'Egliſe qui le veulent chaſſer. Il raiſonne du plus grand ſang froid, comme lorſqu'il tenta Jeſus-Chriſt dans le déſert, & qu'il ſéduiſit Eve dans le Paradis Terreſtre. Or repréſentez-vous quelqu'un dans l'enfer tel que la foi nous le dépeint, pénetré dans toute ſa ſubſtance, dévoré, conſumé d'un feu dont la vivacité paſſe tout ce que l'on peut imaginer, & concevez ſi un homme, ſi un eſprit dans cet état, peut s'occuper de quelqu'autre choſe que de l'effroyable tourment qu'il endure. Dites-moi qu'il eſt tranſporté de fureur, & que tous ſes momens ſont remplis par de

nouveau accès de rage & de déſeſpoir, je le conçois néceſſairement. Mais qu'il ait le loiſir de ſonger à nous tenter & à ruſer avec nous, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible; & il faudroit conclure ou que les démons ne nous tentent pas, ou que les tourmens de l'enfer ne ſont pas auſſi grands qu'on nous les repréſente : deux conſéquences également contraires à la foi. Concluons donc que les démons ne ſont point encore livrés aux tourmens.

Je ſçais ce que diſent nos Théologiens, que les démons portent par-tout avec eux leur enfer, & j'en conviens. Je ne crois pas même qu'il ſoit permis d'en douter. Mais expliquons-nous. Pour qu'il ſoit vrai de dire que les démons portent par-tout avec eux leur enfer, faut-il qu'ils en

ſouffrent dès à-préſent les tourmens? Non. Il ſuffit qu'ils y ſoient condamnés par un arrêt irrévocable dont ils portent par-tout la honte & les premiers effets comme je l'expliquerai dans un moment. Ne dirions-nous pas d'un ſcelerat dont on ſuſpendroit le ſupplice pour lui faire traîner quelques jours d'une vie miſérable & ignominieuſe, qu'il porte par-tout avec lui la rouë ſur laquelle il doit expirer. C'eſt ainſi que les démons portent par-tout avec eux leur enfer. Leur arrêt eſt prononcé ſans aucune eſpérance de grace, ils ſont condamnés ſans retour, ils en portent par-tout la flétriſſure éternelle, ce ſouvenir affreux ne les quitte point, & par conſéquent ils portent par-tout avec eux leur enfer, c'eſt-à-dire, l'idée de l'enfer qui

les attend. Mais nous avons tout lieu de croire qu'ils n'en ſouffrent pas encore les ſupplices réels.

Eh ! pourquoi ne le croirions-nous pas, ſi l'Ecriture Sainte le dit formellement ? J'en fais Juge M. l'Abbé lui-même. Dans la ſentence que Jeſus-Chriſt prononce d'avance contre les Réprouvés, comment s'exprime-t'il ? *allez Maudits au feu éternel qui eſt* préparé *au Diable & à ſes Anges*. Il ne dit pas que le Diable & ſes Anges brûlent dès à préſent dans ce feu. Il dit ſeulement que ce feu leur eſt *préparé* & les attend au dernier jour qui ſera le commencement de leurs tourmens. Cela eſt conforme à cet autre endroit de l'Evangile où les Démons chaſſés par Jeſus-Chriſt, ſe plaignent à lui-même de la peine qu'il leur faiſoit, en

les chaſſant du corps des poſſédés. *Pourquoi*, lui diſoient-ils, *êtes-vous venu nous tourmenter avant le tems* ? Quel ſens raiſonnable peut-on donner à cette expreſſion ſi les Démons ſouffrent dès-à-préſent le ſupplice de l'enfer ? Le mal que Jeſus-Chriſt leur faiſoit en les chaſſant étoit certainement trop léger en comparaiſon de leurs tourmens pour mériter leurs plaintes, mais ne devant commencer à ſouffrir le feu de l'enfer qu'au dernier jour, ils ne laiſſoient pas d'être en attendant ſenſibles à des peines beaucoup moindres, & ils croyoient avoir quelque ſujet de ſe plaindre de ce que Jeſus-Chriſt les tourmentoit avant ce tems marqué par la juſtice Divine. Voulez-vous quelque choſe de plus déciſif encore ? C'eſt ce que dit

S. Jude dans ſon Epître, que *Dieu retient liés des chaînes éternelles dans de profondes ténébres*, & réſerve pour le jugement du grand jour les *Anges qui n'ont pas conſervé leur premiere dignité*. Il eſt évident que les premiers mots de ce paſſage ſont métaphoriques, & que par ces *chaînes éternelles* il faut entendre l'arrêt irrévocable que Dieu a porté contre ces eſprits rébelles, & que *les profondes ténébres* ſignifient l'abîme d'humiliation où leur péché les a plongés. Mais les autres paroles du texte ſont ſi claires & ſi préciſes qu'on ne peut leur donner aucun autre ſens raiſonnable que celui qui eſt conforme à mon ſentiment. Je pourrois peut-être me prévaloir encore de quelques autres textes de l'Ecriture Sainte, mais je me flatte que ceux que je

viens de citer, ſuffiſent pour convaincre tout homme qui n'eſt point entierement livré à ſes préjugés.

Je ne ſçaurois, Mad... exprimer tout ce que le Docteur ſouffrit pendant cette expoſition de l'Ecriture Sainte. Il voulut encore interrompre l'Auteur, & ſoûtint qu'on pouvoit expliquer ces paſſages tout autrement; mais on le contraignit une ſeconde fois de ſe taire, & on pria l'Auteur d'apprendre à la Compagnie ce qu'il prétendoit enfin conclure de tout ce qu'il venoit de dire; car on ne voyoit point encore aſſez clairement où tout ce préambule tendoit. Ce que je prétends conclure, dit-il, c'eſt qu'en attendant le jour du Jugement dernier, Dieu pour ne pas laiſſer inutiles tant de légions d'eſprits réprouvés, les a

répandus dans les divers eſpaces du monde pour ſervir aux deſſeins de ſa Providence & faire éclater ſa toute-puiſſance. Les uns laiſſés dans leur état naturel s'occupent à tenter les hommes, à les ſéduire, à les tourmenter, ſoit immédiatement, comme le Démon de Job, & ceux qui s'emparent des corps humains, ſoit par le miniſtére des Sorciers & des Revenans. Ce ſont ces Eſprits malfuiſants que l'Ecriture appelle les *Puiſſances des ténébres* & les *Puiſſances de l'air*. Des autres Dieu en a fait des millions de Bêtes de toute eſpéce qui ſervent aux uſages de l'homme, qui rempliſſent l'Univers & font admirer la ſageſſe & la toute-puiſſance du Créateur Par ce moyen, ajouta-t'il, je conçois ſans peine comment

d'une part les Démons peuvent nous tenter, & de l'autre comment les Bêtes peuvent penſer, connoître, ſentir & avoir une ame ſpirituelle, ſans interreſſer les dogmes de la Religion. Je ne ſuis plus étonné de leur voir de l'adreſſe, de la prévoyance, de la mémoire, du raiſonnement J'aurois plûtot lieu d'être ſurpris qu'elles n'en ayent pas d'avantage, puiſque vraiſemblablement leur ame eſt plus parfaite que la nôtre ; mais j'en découvre la raiſon. C'eſt que dans les Bêtes, comme dans nous, les opérations de l'eſprit ſont aſſujetties aux organes materiels de la machine à laquelle il eſt uni, & ces organes étant dans les Bêtes plus groſſiers & moins parfaits que dans nous, il s'enſuit que la connoiſſance, les penſées & toutes les opérations ſpi-

rituelles des Bêtes doivent être auſſi moins parfaites que les nôtres, & ſi ces eſprits ſuperbes connoiſſent leur état, quelle humiliation pour eux de ſe voir ainſi réduits à n'être que des Bêtes ! Mais ſoit qu'ils le connoiſſent ou non, une dégradation ſi honteuſe, eſt toujours pour eux ce premier effet de la vengeance divine dont j'ai parlé. C'eſt un enfer anticipé.

Ici une Dame fort aimable, que ce diſcours impatientoit, ne pût s'empêcher d'interrompre l'Auteur du nouveau ſyſtême ; Monſieur, lui dit-elle, avec beaucoup de vivacité, il m'importe fort peu que les Diables ſoient humiliés ou non, & qu'ils ſouffrent dès-à-préſent les peines de l'enfer ; mais je ne veux pas que les Bêtes ſoient des Diables. Comment ma chienne ſeroit un

diable qui coucheroit la nuit avec moi, & qui me careſſeroit tout le jour ? Je ne vous le paſſerai jamais. J'en dis autant de mon perroquet, reprit une jeune Demoiſelle ; il eſt charmant ; mais ſi j'étois perſuadée que ce fût un petit diable, il me ſemble que je ne le pourrois ſouffrir. Je conçois, dit l'Auteur, toute l'étenduë de vos répugnances & je les excuſe ; mais donnez-vous la peine d'y réfléchir, & vous verrez que c'eſt l'effet d'un préjugé qui doit céder à la raiſon. Aimons-nous les Bêtes pour elles-mêmes ? Non. Abſolument étrangeres à la ſocieté humaine, elles ne peuvent y entrer que pour l'utilité ou l'amuſement. Eh ! Que nous importe que ce ſoit un diable ou une autre eſpéce qui nous ſerve

& qui nous amuſe? Cette idée me réjoüit loin de me révolter ; j'admire avec reconnoiſſance la bonté du Créateur de m'avoir donné tant de petits diables pour me ſervir & pour m'amuſer. Si l'on me dit que ces pauvres diables ſont condamnés à ſouffrir des tourmens éternels, j'adore les Jugemens de Dieu ; mais je n'ai aucune part à cette terrible Sentence, j'en abandonne l'exécution au Souverain Juge, & je ne laiſſe pas de vivre avec mes petits diables comme je vis avec une infinité de perſonnes dont la Religion m'apprend qu'il y en aura un grand nombre de damnés. Mais guérir un préjugé n'eſt pas l'affaire d'un moment. C'eſt l'ouvrage du tems & de la réfléxion. Permettez-moi donc de paſſer légerement ſur cette difficulté pour

pour vous faire faire une obſervation importante.

Perſuadés que nous ſommes que les Bêtes ont du ſentiment, à qui de nous n'eſt-il pas arrivé mille fois de les plaindre des maux exceſſifs auſquels la plûpart d'entr'elles ſont expoſées, & qu'elles ſouffrent réellement ? Que les chevaux ſont à plaindre, diſons-nous, à la vûë d'un cheval qu'un impitoyable charretier accable de coups ! Qu'un chien que l'on dreſſe à la chaſſe eſt miſerable ! Que le ſort des Bêtes qui vivent dans les bois eſt triſte ! Continuellement elles eſſuyent toutes les injures de l'air ; toujours agitées de la crainte de devenir la proye des chaſſeurs, ou d'un animal plus féroce, obligées de chercher ſans ceſſe avec beaucoup de fatigue une légere &

insipide nourriture, souffrant souvent une faim cruelle ; & sujettes d'ailleurs aux maladies & à la mort. Que les hommes soient assujettis à toutes les miseres qui les accablent, la Religion nous en apprend la raison ; c'est qu'ils naissent pécheurs. Mais quel crime ont commis les Bêtes pour naître sujettes à des maux si cruels ?

A ces derniers mots notre Docteur fit une si furieuse grimace en se frappant le genou, que la Compagnie ne put s'empêcher d'en rire. Je vois, Monsieur, lui dit l'Auteur, en lui adressant la parole, je vois ce qui vous fait peine. Vous croyez que la réflexion que je viens de faire, combat ce que vous appellez en Théologie, *l'état de pure nature* ; vous vous trompez. Je

reconnois comme vous qu'indépendamment d'aucun péché Dieu pouvoit créer l'Homme (à plus forte raison les Bêtes) sujet à toutes les miseres qui sont la suite naturelle de sa constitution. Mais ces maux que nous souffrons sont-ils tels en effet qu'ils auroient été dans l'état de pure nature ? Non. Vous êtes obligés de convenir qu'ils sont beaucoup plus grands, & plusieurs Théologiens proposent, même après S. Augustin, cet excès de miséres comme une preuve de l'existence d'un péché originel. Que devons-nous donc penser de l'excès effroyable de miséres que souffrent les Bêtes, miséres beaucoup plus grandes que celles des Hommes ? C'est dans tout autre système un mystere incompréhensible, au lieu que dans

le ſentiment que je propoſe rien de plus aiſé à comprendre. Les eſprits rebelles méritent un châtiment encore plus rigoureux : trop heureux que leur ſupplice ſoit differé. En un mot la bonté de Dieu eſt juſtifiée. L'Homme lui-même eſt juſtifié. Car quel droit auroit-il de donner la mort ſans néceſſité & ſouvent par pur divertiſſement à des millions de Bêtes, ſi Dieu ne l'avoit autoriſé ; & un Dieu bon & juſte auroit-il pû donner ce droit à l'Homme, puiſqu'après tout les Bêtes ſont auſſi ſenſibles que nous-mêmes à la douleur & à la mort, ſi ce n'étoient autant de coupables victimes de la vangeance divine ?

Mais écoutez, continua-t'il, quelque choſe de plus fort & de plus intereſſant. Les Bêtes

ſont naturellement extrêmement vicieuſes. On ſçait bien qu'elles ne péchent point, parce qu'elles ne ſont pas libres ; mais il n'y manque que cette condition. Les Bêtes carnacieres & les oiſeaux de proye ſont cruels. Beaucoup d'inſectes de la même eſpéce ſe dévorent les uns les autres. Les chats ſont perfides & ingrats. Les ſinges ſont malfaiſans. Les chiens ſont envieux. Toutes ſont jalouſes & vindicatives à l'excès, ſans parler de beaucoup d'autres vices que nous leur connoiſſons ; & en même tems qu'elles naiſſent ſi vicieuſes, elles n'ont, diſons-nous, ni la liberté, ni aucun ſecours pour reſiſter au penchant qui les entraîne. Elles ſont, comme on dit dans l'Ecole, néceſſitées à faire le mal, à troubler

l'ordre général, à commettre tout ce qu'il y a dans la nature de plus contraire à l'idée que nous avons de l'équité naturelle, & aux principes de la vertu. Quels monſtres dans un monde originairement créé pour y faire regner l'ordre & la juſtice! C'eſt ce qui en partie perſuada autrefois aux Manichéens qu'il devoit y avoir deux principes des choſes, l'un bon, l'autre mauvais, & que les Bêtes n'étoient pas l'ouvrage du bon principe. Erreur monſtrueuſe; mais comment après tout ſe perſuader que les Bêtes ſoient ſorties des mains du Créateur avec des qualités ſi étranges? Si l'Homme eſt auſſi méchant & auſſi corrompu qu'il l'eſt, c'eſt que par ſon péché il a lui-même perverti l'heureux naturel que Dieu lui avoit donné en le formant. Il faut donc dire de deux choſes l'une ou que Dieu a pris plaiſir à former les Bêtes auſſi vicieuſes qu'elles ſont, & à nous donner dans elle des modeles de tout ce qu'il y a de plus honteux, ou qu'elles ont comme l'Homme un péché d'origine qui a perverti leur premiere nature.

La prémiere de ces propoſitions fait une extrême peine à penſer, & eſt formellement contraire à l'Ecriture Sainte, qui dit que tout ce qui ſortit des mains de Dieu à la création du monde, *étoit bon* & même *fort bon*. Car ſi les Bêtes étoient telles alors qu'elles ſont aujourd'hui, comment pouvoit-on dire qu'elles fuſſent *bonnes & fort bonnes*? où eſt le bien qu'un ſinge ſoit ſi malfaiſant, qu'un chien ſoit ſi en-

vieux, qu'un chat ſoit ſi perfide! Auſſi pluſieurs Auteurs ont-ils prétendu que les Bêtes étoient avant le péché de l'Homme différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui, & que c'eſt pour punir l'Homme que Dieu les a renduës ſi méchantes; mais ce ſentiment n'eſt qu'une pure ſuppoſition dont il n'y a pas le moindre veſtige dans l'Ecriture Sainte, c'eſt une mauvaiſe défaite pour éluder une difficulté réelle. Cela même ne ſe pourroit dire tout au plus que des Bêtes avec leſquelles l'homme a une eſpéce de commerce, & nullement des oiſeaux, des poiſſons, des inſectes qui n'ont aucun rapport à lui. Il faut donc recourir à la ſeconde propoſition, & dire que la nature des Bêtes a été comme celle de l'Homme corrompuë

rompuë par quelque péché d'origine : autre ſuppoſition qui n'a aucun fondement, & qui choque également la raiſon & la Religion dans tous les ſyſtêmes que l'on a ſuivis juſqu'à préſent ſur l'ame des Bêtes. Quel parti prendre ? Admettez mon ſyſtême ; tout eſt expliqué. Les ames des Bêtes ſont des Eſprits rébelles qui ſe ſont rendus coupables envers Dieu. Ce péché dans les Bêtes n'eſt point un péché d'origine, c'eſt un péché perſonnel qui a corrompu & perverti leur nature dans toute ſa ſubſtance. De là tous les vices & toute la corruption que nous leur voyons ſans cependant qu'elles péchent de nouveau, parce que Dieu en les réprouvant ſans retour, les a en même-temps dépouillées de leur liberté.

Il me reſte, ajoûta l'Auteur, à vous ſatisfaire ſur deux queſtions que vous me ferez ſans doute : comment les diables ſont unis au corps des Bêtes, & ce qu'ils deviennent à la mort. Pour répondre à la premiere queſtion, il faudroit connoître le myſtére de l'union de notre ame & de notre corps, & c'eſt ce qu'aucun Philoſophe ne comprendra jamais. Contentons-nous donc de dire que comme l'Homme eſt une ame & un corps organiſé uni enſemble, ainſi chaque Bête eſt un diable uni à un corps organiſé ; & comme un Homme n'a pas deux ames, les Bêtes n'ont auſſi chacune qu'un diable. Cela eſt ſi vrai que Jeſus-Chriſt ayant un jour chaſſé pluſieurs démons, & ceux-ci lui ayant demandé permiſſion d'entrer dans un troupeau de pour-

ceaux qui paiſſoïent près de la mer, Jeſus-Chriſt le leur permit, & ils y entrerent ; mais qu'arriva-t'il ? Chaque pourceau ayant déja ſon diable, il y eut bataille, & tout le troupeau ſe noya dans la mer.

Cette union ſuppoſée, rien ne doit plus nous étonner dans les Bêtes : elles doivent connoître & ſentir comme nous connoiſſons & comme nous ſentons ; & à en juger par ce qui ſe paſſe dans nous, elles doivent être comme nous jalouſes, coleres perfides, ingrates, intéreſſées. Elles doivent être triſtes ou gayes ſelon les événemens ou leur diſpoſition préſente : elles doivent avoir de l'amour & de la haine, déſirer de multiplier leur eſpéce, aimer leurs petits & les élever. En un mot, elles doivent faire

tout ce qu'elles font, & qui nous paroît ſi incompréhenſible lorſqu'on ne leur donne point une ame ſpirituelle. Il eſt pourtant important d'obſerver que comme c'eſt pour avoir abuſé de leur raiſon & de leurs lumieres, que les Eſprits rebelles ont mérité d'être ainſi dégradés, Dieu a voulu les humilier par leur raiſon même, en les aſſujettiſſant à des organes ſi groſſieres, qu'elle eſt extrêmement inférieure à celle des Hommes; de-là vient que nous jugeons bien quelquefois que les Bêtes font quelque raiſonnement; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne font jamais, comme nous, pluſieurs raiſonnemens ſuivis & réfléchis, parce que leurs organes ſe refuſent à des mouvemens ſi déliés. C'eſt ce qui en fait des

automates qui n'agiſſent le plus ſouvent que par machine, quoiqu'avec connoiſſance, & voilà pour un eſprit le comble de l'humiliation. Il n'en eſt pas ainſi de leurs ſenſations. Car les Eſprits rebelles n'ont pas péché par les ſens. Ils n'en avoient point: d'ailleurs, les ſens ſont toujours des organes materiels & des interprétes groſſiers. Leur uſage quelque parfait qu'il puiſſe être eſt toujours humiliant pour un démon qui étoit créé pour être un pur eſprit, & par conſéquent pour connoître & ſentir d'une maniere beaucoup plus parfaite. Voilà pourquoi Dieu n'a pas donné aux Bêtes des ſens plus groſſiers que les nôtres. Les Eſprits qui les animent ſont aſſez punis d'être aſſujettis à des ſens materiels. Il ſemble même que

Dieu, ſoit pour nous humilier nous-mêmes, ſoit pour faire admirer la varieté de ſes productions, ait voulu donner à quelques Bêtes des organes de ſenſations beaucoup plus délicats que les nôtres. Les Oiſeaux de proye, par exemple, ont l'œil ſi perçant, le chien a l'odorat ſi fin, l'araignée a le toucher ſi ſubtil, qu'aucun homme ne les égale en ce point.

L'extrême petiteſſe d'un nombre infini de Bêtes (c'eſt toujours l'Auteur qui parle) pourroit faire illuſion aux perſonnes qui n'ont point aſſez réflechi ſur la nature des choſes. Comment, dira-t'on, ſe perſuader qu'un diable ſoit logé dans une mouche, une puce, une mite? Mais quoi! n'y ſera-t'il pas auſſi-bien logé que dans un cheval ou un

bœuf! Un eſprit n'ayant abſolument aucune étenduë, n'exige point pour être uni à un corps, que ce corps ſoit plus ou moins étendu. La plus petite quantité de matiere lui ſuffit, pourvû qu'elle ſoit organiſée, & il n'y en a pas de ſi petite qui ne puiſſe l'être. Dieu auroit pû faire les hommes auſſi petits que les plus petits pucerons; s'il l'avoit fait, nos ames ne s'en eſtimeroient pas moins, & ne ſe croiroient pas moins bien logées. C'eſt qu'il n'y a point dans le monde de grandeur abſolue. Une puce n'eſt en elle-même ni grande ni petite. Elle n'eſt petite que par rapport à nous qui ſommes infiniment plus grands, & elle eſt grande par rapport à une infinité d'autres Bêtes qui ſont un million de fois plus petites. Tout cela prou-

ve que l'ignorance ſeule & de faux préjugés peuvent nous faire mettre entre les Bêtes quelque diſtinction de préférence fondée ſur leur grandeur ou leur petiteſſe. Il n'eſt pas par conſéquent plus difficile de croire qu'un diable ſoit uni au corps d'une mouche qu'à celui d'un élephant ; & c'eſt en effet pour un eſprit une choſe fort indifférente.

Pour ce qui eſt, ajouta l'Auteur, de la ſeconde queſtion ſur ce que deviennent les Démons après la mort des Bêtes, il eſt encore fort aiſé d'y ſatisfaire. Pythagore enſeignoit autrefois, & encore aujourd'hui quelques Philoſophes Indiens croyent la Métempſychoſe, c'eſt-à-dire, qu'au moment de notre mort nos ames paſſent dans un corps,

ſoit d'homme, ſoit de Bête pour recommencer une nouvelle vie, & toujours ainſi ſucceſſivement juſqu'à la fin des ſiécles. Ce ſyſtême qui eſt inſoûtenable par rapport aux Hommes, & qui eſt d'ailleurs proſcrit par la Religion, convient admirablement bien aux Bêtes dans le ſyſtême que je viens de propoſer, & ne choque ni la Religion, ni la raiſon. Les Démons deſtinés de Dieu à être des Bêtes, ſurvivent néceſſairement à leur corps, & ceſſeroient de remplir leur deſtination, ſi lorſque leur premier corps eſt détruit, ils ne paſſoient auſſi-tôt dans un autre pour recommencer à vivre ſous une autre forme. Ainſi tel démon après avoir été chat ou chevre, eſt contraint de paſſer dans l'embryon d'un oiſeau, d'un poiſſon,

d'un papillon pour les animer. Heureux ceux qui rencontrent bien : comme beaucoup d'oiſeaux, de chevaux & de chiens; & malheur à ceux qui deviennent Bêtes de charge ou gibier de Chaſſeur. C'eſt une eſpece de loterie où vrai-ſemblablement les diables n'ont pas le choix des lots.

On pourroit croire pourtant qu'ils ne changent jamais d'eſpéce, & que le diable qui a été cheval redevient toujours cheval; mais ce ſentiment ſouffriroit une grande difficulté. Car comme les eſpéces de Bêtes, augmentent & diminuent ſouvent ſur la terre, il s'enſuivroit ou qu'il y auroit quelquefois trop peu de diables pour fournir une eſpéce, ou qu'il y en auroit de reſte qui demeureroient en relais

ſans occupation, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable; au lieu qu'en admettant une métempſychoſe générale on prévient toutes les difficultés.

Toutes les eſpeces de Bêtes produiſent preſque toujours beaucoup plus d'œufs ou d'embrions qu'il n'en faut pour les perpetuer dans la même quantité. Ainſi les diables que Dieu a deſtinés à les animer, ne manquent jamais d'emploi ni de logement. Car ſi une eſpece vient à manquer ou à diminuer conſidérablement, ils peuvent paſſer dans les œufs d'une autre & là multiplier. C'eſt ce qui fait quelquefois ces prodigieuſes nuées de ſauterelles, & ces armées innombrables de chenilles qui déſolent nos campagnes & nos jardins. On cherche dans la

froid, dans le chaud, dans les pluyes, ou dans les vents, la cauſe de ces étonnantes multiplications ; & la vraie raiſon, c'eſt que dans l'année où elles arrivent, ou dans la précédente il a péri une quantité extraordinaire de Bêtes fauves, d'oiſeaux ou de poiſſons avec tous leurs œufs, de ſorte que les diables qui les animoient, ont été contraints de ſe jetter promptement dans la premiere eſpéce qu'ils ont trouvée préparée à les recevoir, & qui avoit, pour ainſi dire, des maiſons à louer.

Enfin, vous voyez, conclut l'Auteur, que plus on approfondit ce ſyſtême, plus on y découvre de ces traits de vrai-ſemblance qui frappent & qui perſuadent. C'eſt une ſource d'obſervations ſingulieres qui ſatiſ-

font la curioſité. J'en trouve les fondemens dans la Religion même. La raiſon m'en donne les preuves les plus vraiſemblables, & les préjugés n'y oppoſent que des difficultés frivoles. Peut-on ſe refuſer à un ſyſtéme ſi plauſible & ſi bien appuyé de toutes parts ?

Je ne ſçais, Mad.... ce que vous penſerez d'un ſyſtéme ſi nouveau & ſi ſingulier ; mais je vous dirai que par ſa ſingularité même il fit aſſez de plaiſir à toute la Compagnie. Quelques-uns ne le prirent que pour un jeu d'eſprit & une plaiſanterie ingénieuſe : d'autres le regarderent comme un ſyſtéme fort bon à croire ſérieuſement. Pour moi, comme vous ſçavez que je ſuis extrémement Pyrrhonien en matiere de ſyſtéme, je

me contentai de donner à l'Auteur les applaudiſſemens que la politeſſe exige en pareil cas, ſans m'expliquer ouvertement. La verité eſt que je ne ſçavois qu'en penſer, & que je ne le ſçais pas encore. Car je vois d'une part que le ſyſtême répond fort bien à toutes les difficultés, & qu'il ſeroit aſſez difficile de le convaincre de faux. Mais d'un autre côté je ne lui vois pas des fondemens aſſez ſolides pour opérer une vraie perſuaſion ; & comme il touche d'ailleurs à des objets de Religion, je crois qu'il ſeroit téméraire de l'adopter ſans l'aveu du moins tacite des Docteurs. Notre Abbé ne fut pas ſi réſervé que moi. Il revint à la charge, & l'Auteur le laiſſa parler aſſez longtemps, après quoi il ſe mit en

devoir de lui répondre. Sur cela on me propoſa de jouer. Les deux Diſputans ſe retirerent dans un coin de la ſalle pour continuer leur diſpute, & je n'entendis pas leurs raiſons.

Mais je m'apperçois que voilà déja beaucoup d'écriture ſans que j'aye encore dit un mot de la principale queſtion que vous m'avez faite ſur le langage des Bêtes. Finiſſons donc cette premiere diſcuſſion, & reprenons nos propoſitions. Il eſt certain que les Bêtes ont de la connoiſſance quelqu'en ſoit le principe, C'eſt un fait ſi généralement avoué de tous les hommes, que j'ai moins ſongé à le prouver qu'à vous amuſer par l'expoſition que je vous ai faite des divers ſentimens. Examinons donc à préſent ſi elles parlent.

II.

DE LA NECESSITE' D'UN LANGAGE ENTRE LES BESTES.

PROUVONS-EN d'abord la poſſibilité. Dans l'uſage ordinaire ce qu'on appelle parler, c'eſt ſe faire entendre par une ſuite de mots articulés, par leſquels les hommes ſont convenus d'exprimer telle idée ou tel ſentiment ; & la collection totale de ces mots fait ce que nous appellons une langue, qui eſt différente chez les Peuples différens. Il eſt certain que ſi les Bétes parlent, ce n'eſt point par le moyen d'une ſemblable langue. Mais ne peut-on point, ſans ce ſecours, ſe faire bien entendre & parler véritablement ? C'eſt de-

quoi on ne ſçauroit douter. Les Anges ſe parlent, & n'ont point l'organe de la voix. Laiſſons-là le ſurnaturel. Tout parle dans nous quand nous voulons. Ne parlons-nous pas tous les jours par un regard, par un mouvement de la tête, par un geſte, par le moindre ſigne ? Imaginez-vous, Mad..... un peuple de muets. Croyez vous qu'ils ne ſe feroient pas entendre les uns aux autres, & que privés de l'uſage de nos mots & de nos phraſes, ils n'y ſuppléeroient pas par des cris, par des geſtes, des regards & des mines ? Pour moi, je ſuis perſuadé qu'ils vivroient fort bien en ſocieté comme nous, & qu'après que les premiers auroient, avec quelque peine, établi les ſignes & les expreſſions ſenſibles, ils les apprendroient aiſé-

ment à leurs enfans : que ceux-ci ſe perfectionneroient de plus en plus dans cette maniere de s'exprimer, & formeroient peu à peu, non pas une langue, mais un langage très-net & auſſi intelligible pour eux que nos langues le ſont pour nous. Nous avons ſur cela des exemples ſi étonnants qu'il n'eſt pas permis d'en douter : & j'irai, ſi l'on veut, juſqu'à ſoutenir que la même idée pouvant être exprimée de diverſes manieres, il pourroit y avoir dans un tel langage de choix dans les expreſſions, de l'énergie, de l'éloquence, du ſimple & du figuré, peut-être même du précieux. Sans doute il y auroit auſſi quelquefois de l'obſcur & de l'équivoque ; mais où n'y en a-t'il pas ? Appliquons donc cet exemple aux Bê-

tes. Elles n'ont point de langues ; mais pourquoi n'auroient-elles pas un langage ? Il eſt évident que la choſe eſt poſſible : examinons ſi elle eſt néceſſaire.

Toutes les Bêtes ont de la connoiſſance, il faut en convenir, & nous ne voyons pas que l'Auteur de la nature ait pû leur donner cette connoiſſance pour d'autres fins que de les rendre capables de pourvoir à leurs beſoins, à leur conſervation, à tout ce qui leur eſt propre & convenable dans leur condition & la forme de vie qu'il leur a preſcrite. Ajoûtons à ce principe que beaucoup d'eſpeces de Bêtes ſont faites pour vivre en ſociété, & les autres pour vivre du moins en ménage, pour ainſi dire, d'un mâle avec une femelle, & en famille avec leurs petits

juſqu'à ce qu'ils ſoient élevés. Quelques exceptions qu'on pourroit oppoſer à cette loi générale, doivent être comptées pour rien. Or pour ne parler d'abord que de la premiere eſpéce, quel uſage conçoit-on que les Bêtes puſſent faire de leur connoiſſance pour la conſervation & le bien de leur ſocieté, & par conſéquent pour leur propre bien qui en réſulte, ſi cette ſocieté n'a point entr'elle un langage commun & parfaitement connu de tous les particuliers qui la compoſent ? Reprenons l'exemple d'un peuple muet, & ſuppoſons que déja privés de la parole, la nature leur a même refuſé tout moyen de ſe faire entendre les uns aux autres : quel uſage pourroient-ils faire de leur connoiſſance & de leur eſprit ? Il eſt évident que

ne pouvant ni entendre, ni être entendus, ils ne pourroient ni donner aucun ſecours à la ſocieté, ni en recevoir. Loin de s'entraider, ils ſeroient néceſſairement dans une oppoſition continuelle. La défiance ſeroit générale. Les injures, la haine & la vengeance romproient tous les principes d'union, & bien-tôt changés en Bêtes feroces, on les verroit ne ſonger qu'à ſe détruire. En un mot plus de communication, plus de ſocieté.

Il en ſeroit de même des Bêtes qui vivent en ſocieté. Si l'on ſuppoſe qu'elles n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il ſoit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur ſocieté pourroit ſubſiſter. Prenons pour exemple les caſtors. Ces animaux pour ſe

mettre à couvert & en ſûreté, logent dans de petites cabanes de terre qu'ils conſtruiſent eux-mêmes avec une adreſſe admirable au bord d'un lac & ſur pilotis. Mais ils ont compris qu'ayant beſoin, pour bâtir leur domicile, d'être aidés les uns des autres, il falloit ſe mettre en ſocieté. Ils s'aſſocient donc trente, quarante, plus ou moins enſemble, & après qu'ils ont choiſi le terrain qui leur convient pour habiter, & où ils eſperent trouver plus de commodité pour vivre & plus de ſûreté, ils partagent entr'eux les travaux néceſſaires pour la conſtruction de leur habitation. Les uns vont au bois; les autres à la terre glaiſe que quelques-uns ſont chargés d'apporter en ſe renverſant, comme on ſçait, ſur le dos &

faiſant de leurs corps une eſpece de tombereau que les autres tirent juſques ſur le lieu où il faut l'employer. Là l'un fait l'office de maçon, l'autre celui de manœuvre, un autre celui d'Architecte. Un arbre eſt rongé par le pied & tombe dans le lac. Alors d'autres ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois néceſſaires. Tout ſe fait avec ordre, & un concert parfait. On ſe repréſente les Tyriens bâtiſſant Carthage. Sans doute les pareſſeux ou les mutins ſont punis. Les ſentinelles font leur devoir. L'ouvrage eſt conduit à ſa perfection; il fait l'admiration des Hommes mêmes; & alors la petite ſocieté jouiſſant paiſible-

ment du fruit de ſes travaux ne ſonge plus qu'à vivre tranquille & à multiplier ſon eſpéce chacun dans ſa petite famille.

N'eſt-il pas évident qu'une entrepriſe ſi bien ſuivie & ſi bien exécutée, ſuppoſe néceſſairement que ces animaux ſe parlent, & ont entr'eux un langage par lequel ils ſe communiquent leurs penſées? Rappellez-vous, Mad..... ce qui eſt dit de la Tour de Babel. Le moyen que Dieu employa pour faire échoüer ce projet inſenſé, moyen ſûr & infaillible, fut la confuſion des langues. Les Ouvriers ayant tout à coup oublié la langue commune qu'ils parloient auparavant, & ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ne pûrent plus agir de concert, & furent obligés d'abandonner

bandonner leur entrepriſe. C'eſt ce qui arrivera à toute ſocieté qui ne s'entendra pas. Mettez enſemble trente perſonnes qui parleront chacune une langue différente, & vous verrez bientôt naître parmi elles, le deſordre & la confuſion. Que ſeroit-ce, ſi ces trente perſonnes ne parloient point du tout, & n'avoient aucun moyen de faire entendre leurs penſées? Suppoſons que les Caſtors ſoient tels en effet: qu'arrivera-t'il? Je vois dans un moment toute la ſocieté en deſordre: ſans chef, ſans ſubordination, ſans conſeil, ſans concert. Je vois tous les travaux qui demandent le concours de la multitude néceſſairement abandonnés. Plus de ſentinelles qui veillent à la ſûreté publique, plus d'habitation commu-

ne. Chacun, comme à la Tour de Babel, ſe retirera pour vivre ſéparément : plus de ſocieté.

L'inſtinct, dira-t'on, ne peut-il pas ſuppléer au langage ? Deux Caſtors ſe rencontrent & ſe joignent enſemble, parce que leur inſtinct les porte à ſe mettre en ſocieté. Un troiſiéme & puis un quatriéme, pluſieurs ainſi de ſuite viennent groſſir la troupe. Voilà la ſocieté formée. Le même inſtinct les porte à aller chercher du bois & de la terre pour bâtir leurs cabanes, comme les Oiſeaux vont chercher ce qui leur eſt néceſſaire pour faire leur nid. S'ils ſemblent partager entr'eux les travaux, c'eſt que les uns voyant les autres apporter la terre, vont à leur tour chercher du bois ; & lorſqu'ils voyent pareillement qu'une partie travaille à appliquer le mortier,

ils s'employent, pour ne pas demeurer oiſifs, à mettre le bois en œuvre. Il ne faut, ce ſemble, pour tout cela, que l'œil & l'inſtinct. Si l'on voit des ſentinelles poſées ſur les avenuës, c'eſt que dans une troupe il y a toûjours quelqu'un plus timide ou plus prudent qui rend utiles aux autres les précautions qu'il prend pour lui-même.

L'objection eſt ſpécieuſe ; mais il faut l'approfondir. Qu'eſt-ce que l'inſtinct ? C'eſt un ſentiment non refléchi dont le principe eſt inconnu, un déſir aveugle, un goût indéliberé, un mouvement machinal de notre ame qui nous porte à faire quelque choſe ſans ſçavoir pourquoi. Ce ſentiment, s'il y en a, eſt communément ſi enveloppé dans les hommes qu'il demeure ſans effet. On prétend ſeulement que dans

quelques-uns il produit des effets fort ſinguliers. Il eſt merveilleux, dit-on, dans les Bêtes, & c'eſt par lui qu'on explique tout ce qu'elles font de plus admirable. Rien en effet de plus commode. Mais juſqu'à quand les hommes prendront-ils des mots pour des choſes ! 1°. Ce que nous appellons inſtinct eſt quelque choſe de fort obſcur & d'inconnu en ſoi. 2°. Quelles preuves a-t'on que les Bêtes ayent plus d'inſtinct que les hommes ? On a porté la prévention ſur ce point juſqu'à croire que l'inſtinct dans les Bêtes eſt préferable à la raiſon des hommes. Mais ſur quel fondement dégrade-t'on ainſi la raiſon humaine pour faire honneur à l'inſtinct des Bêtes ? On voit, il eſt vrai, les Oiſeaux faire leur nid,

avec beaucoup d'adreſſe. On voit quelques Animaux ſe purger par le ſecours de quelques herbes qu'ils vont chercher. Les Moineaux ſe purgent auſſi & purgent leurs petits avec des Araignées ou d'autres inſectes. Les Pigeons & beaucoup d'Oiſeaux mangent du gravier pour faciliter leur digeſtion. Ce ſont, dit-on, les Cicognes qui ont appris à l'Homme l'uſage des clyſteres. Voilà à peu près les effets les plus merveilleux que l'on raconte de l'inſtinct prétendu des Bêtes; car il ne faut pas croire beaucoup de fables que l'on débite ſur cette matiere ; & je ne vois point dans tout cela de quoi ſe récrier. 3°. Mais puiſque nous ſommes forcés de donner de la connoiſſance aux Bêtes, pourquoi leur donner un inſtinct inutile ? Pour-

quoi attribuer à cet inſtinct inconnu ce qui peut n'être que le ſimple effet de leur connoiſſance ; & puiſque c'eſt effectivement la connoiſſance qui fait faire à l'Homme de ſemblables opérations, pourquoi n'en ſeroit-elle pas auſſi le principe dans les Bêtes ? N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle multiplier les êtres ſans néceſſité, & chercher à mettre de l'obſcurité dans une choſe toute ſimple & fort claire d'elle même ? Pour moi je ſuis perſuadé que ce que nous croyons que les Bêtes font par un inſtinct particulier, elles le font comme nous par un effet de leur connoiſſance & avec connoiſſance. Je ſerois même tenté de croire que ce que nous appellons inſtinct, n'eſt qu'un être de raiſon, un nom vuide de réalité, un reſte

de Philoſophie Péripateticienne. Mais s'il faut en admettre un, je ne croirai jamais que les Bêtes en ſoient mieux pourvûës que les Hommes, tandis qu'on ne m'alléguera pour le prouver que des faits que je puis expliquer par la ſimple connoiſſance ; & ſi cet inſtinct ne ſuffit pas à l'homme pour le conduire, il doit ſuffire encore moins aux Bêtes.

Je reprens donc mon exemple & mon raiſonnement. Si ce n'eſt pas par un inſtinct particulier que les Caſtors font leurs petits établiſſemens avec tant de concert, c'eſt donc par un effet de leur connoiſſance. Or j'ai prouvé par la ſuppoſition d'un peuple abſolument muet que la connoiſſance, ſans une communication réciproque par un langage ſenſible & connu, ne ſuffit pas

dour entretenir la ſocieté, ni pour exécuter une entrepriſe qui demande de l'union & du concert. Concluons donc que puiſque la nature, qui agit toûjours avec tant de ſageſſe, a fait les Caſtors pour vivre en ſocieté, elle leur en a donné tous les moyens néceſſaires, & par conſéquent la faculté de parler, quelque ſoit leur langage, puiſque ſans ce ſecours il eſt impoſſible qu'aucune ſocieté puiſſe ſubſiſter; & comme la nature ſuit partout les mêmes loix, appliquons ce raiſonnement aux abeilles, aux fourmis & à toutes les eſpéces de Bêtes qui vivent en ſocieté; & voilà déja une partie fort conſidérable des Bêtes pourvûëde sla faculté de parler.

Mais peut-on dire la même choſe des Bêtes qui ne vivent

pas en ſocieté? Tels ſont la plûpart des Quadrupedes, les Oiſeaux, les Poiſſons, les Reptiles, & c'eſt ſans contredit le plus grand nombre. Je ne ſçais Mad. .... ſi vous appercevez les conſéquences du premier pas que je viens de hazarder. Car s'il y a quelques Bêtes qui parlent, il faut qu'elles parlent toutes. Si les Caſtors & les Perroquets ont un langage, il faut que l'Huitre & le Limaçon ayent le leur. Me voilà engagé, pour ainſi dire, dans un défilé dangereux dont les plus forts préjugés gardent toutes les iſſuës. Mais dans le Pays des ſyſtêmes, comme ailleurs, il n'y a ſouvent que le premier pas qui coute. J'ai prouvé, ce me ſemble, avec aſſez de vrai-ſemblance que les Bêtes qui vivoient en ſocieté devoient né-

ceſſairement avoir un langage. Il faut étendre la propoſition à toutes les autres eſpéces de Bêtes.

Pourquoi en effet la nature auroit-elle refuſé aux unes un privilege qu'elle auroit accordé aux autres ? Rien ne ſeroit plus contraire à l'uniformité qu'elle affecte dans toutes ſes productions. Je ſçais que la nature auſſi avare dans le ſuperflu, qu'elle eſt prodigue dans le néceſſaire, ne fait rien ſans néceſſité. Mais n'eſt-ce pas une néceſſité que deux Bêtes aſſociées enſemble pour former un ménage & une famille, deux Oiſeaux, par exemple, s'entendent & puiſſent s'exprimer mutuellement leurs ſentimens & leurs penſées ? Aſſociés deux perſonnes abſolument muettes, je défie que l'union ſubſiſte, ſi

elles n'ont aucun moyen de convenir enſemble de leurs faits & de s'exprimer leurs beſoins: deux Moineaux ſans aucune eſpéce de langage, ſeront dans la même impoſſibilité de vivre enſemble, & l'on verra dans leur petit ménage tous les inconvéniens de la ſocieté muette, dont j'ai parlé. En un mot la néceſſité d'un langage entre un mari & une femme pour vivre en menage eſt la même que pour une ſocieté.

Il ne ſeroit pas impoſſible que la nature eût fait quelques Animaux pour vivre dans une ſolitude abſoluë, & qu'en conſéquence elle leur eût donné les deux ſexes pour pouvoir ſe multiplier eux-mêmes, comme les plantes, ſans le ſecours d'un accouplement, & differemment

des Limaçons & des Vers de terre, qui quoiqu'ils ayent les deux ſexes, n'en peuvent faire uſage qu'en s'accouplant; en ſuppoſant qu'il y ait dans l'Univers des Bêtes de cette eſpece, je conviendrai ſans peine que ſi la nature leur avoit donné la faculté de parler, elle leur auroit fait un préſent inutile; mais dès que deux Bêtes ont habituellement beſoin l'une de l'autre, dès qu'elles forment entr'elles une ſocieté durable, il faut néceſſairement qu'elles ſe parlent. Comment concevoir que deux Moineaux dans la ferveur de leurs amours, ou dans les ſoins que leur donne l'éducation de leurs petits, n'ayent pas mille choſes à ſe dire? Ce ſeroit ici le lieu d'égayer la matiere par des détails intereſſans; mais je ne veux pas qu'un ou-

vrage Philoſophique dégenere en plaiſanterie. Je ne m'attache, comme vous voyez, qu'à des raiſons ſolides, & je ſoûtiens qu'il eſt impoſſible dans l'ordre de la nature qu'un Moineau qui aime ſa femme n'ait pas pour ſe faire écouter un langage plein d'expreſſion & de tendreſſe. Il faut qu'il la gronde lorſqu'elle fait la coquette: il faut qu'il menace les galans qui viennent la cajoler, il faut qu'il puiſſe l'entendre lorſqu'elle l'appelle; il faut tandis qu'elle couve aſſidument ſes œufs qu'il puiſſe pourvoir à ſes beſoins, & diſtinguer ſi c'eſt de la nourriture qu'elle demande, ou quelques plumes pour réparer ſon nid, & pour tout cela il faut un langage.

Beaucoup de Bêtes, dira-t'on, n'ont point comme les oiſeaux,

de menage établi & permanent. Car pour le dire en paſſant, les oiſeaux ſont le modéle de la conſtance & de la fidelité conjugale. Je le ſçais, & le nombre même en eſt très-grand. Tels ſont les Chiens, les Chevaux, les Bêtes fauves, & preſque tous les quadrupedes, les Poiſſons & les Reptiles. Mais j'inſiſterai toûjours ſur un principe avoué & reconnu pour certain. La nature eſt trop ſemblable à elle-même dans les productions d'un même genre pour avoir mis entre les Bêtes une différence auſſi eſſentielle que ſeroit celle de parler, ou de ne parler pas. C'eſt par ce principe que quoiqu'on ne connoiſſe qu'à peine la ſemence du corail, des champignons, des truffes, du noſtoch, de la fougere, nous ne laiſſons pas d'être perſuadés que ces plantes viennent de graine, parce que c'eſt la façon dont la nature produit toutes les autres. Concluons donc que ſi la nature a donné aux Bêtes qui vivent en ſocieté & en menage, la faculté de parler, elle a, ſans doute, fait le même avantage à toutes les autres Bêtes. Car il ne s'agit point ici d'une de ces différences accidentelles que la nature ſe plaît à diverſifier dans les différentes eſpéces d'un même genre. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier deux viſages qui ſe reſſemblent parfaitement; mais enfin tous les hommes ont un viſage. On voit dans les différentes eſpéces d'Animaux des différences encore plus grandes: les uns ont des aîles, les autres ont des nageoires, d'autres ont des pieds

& des jambes ; les Serpens n'ont rien de tout cela ; mais tous les Animaux enfin ont la faculté de ſe mouvoir & de ſe porter où ils veulent ſelon leurs beſoins. Entre les Animaux il y en a qui voyent & qui entendent plus ou moins, mais tous voyent & entendent. Il en eſt ainſi de la faculté de parler. Peut-être que cette faculté eſt plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en ſocieté & en famille ; mais dès qu'elle eſt dans quelques-unes, il faut croire qu'elle eſt dans toutes, plus ou moins parfaite à proportion de leurs beſoins.

Il faut même obſerver que les animaux qui ne vivent ni en corps de ſocieté, ni en menage établi, ne laiſſent pas d'avoir entr'eux dans chaque eſpéce, un certain commerce & une ſorte de ſocieté

cieté. Tels ſont les quadrupedes, les poiſſons, les reptiles, les oiſeaux mêmes indépendamment de leur menage, comme les Etourneaux, les Perdrix, les Corbeaux, les Canards, les Poules. Or de quoi ſerviroit aux Bêtes de rechercher ainſi la ſocieté les unes des autres, ſi ce n'étoit pour s'entr'aider, & profiter réciproquement de leurs connoiſſances, de leurs découvertes & de tous les ſecours qu'elles peuvent ſe prêter ; & comment le pourroient-elles faire ſi elles ne s'entendent pas les unes les autres? Tous les raiſonnemens que j'ai faits pour prouver que les Bêtes qui vivent en corps de ſocieté doivent avoir un langage, retrouvent ici leur place & toute leur force. Il ne peut y avoir de différence que du plus au

moins, & ſi l'on en juge par les faits, vraiſemblablement il n'y en a aucune.

Les Loups, par exemple, chaſſent avec beaucoup d'adreſſe, & concertent enſemble des ruſes de guerre. Un homme paſſant dans une Campagne, apperçut un loup, qui ſembloit guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le berger & lui conſeilla de le faire pourſuivre par ſes chiens. Je m'en garderai bien, lui répondit le berger. Ce loup, que vous voyez, n'eſt là que pour détourner mon attention, & un autre loup, qui eſt caché de l'autre côté, n'attend que le moment où je lâcherai mes chiens ſur celui-ci pour m'enlever une brebis. Le paſſant, ayant voulu vérifier le fait, s'engagea à payer la brebis, & la choſe arriva comme le ber-

ger l'avoit prévûë. Une ruſe ſi bien concertée ne ſuppoſe-t'elle pas évidemment que les deux loups ſont convenus enſemble, l'un de ſe montrer, l'autre de ſe cacher, & comment peut-on convenir ainſi enſemble ſans ſe parler?

Un moineau trouvant à ſa bienſéance un nid qu'une hirondelle venoit de conſtruire, s'en empara. L'hirondelle voyant chez elle l'uſurpateur, appella du ſecours pour le chaſſer. Mille hirondelles arrivent à tire d'aîle & attaquent le moineau; mais celui-ci couvert de tous côtés, & ne préſentant que ſon gros bec par la petite entrée du nid, étoit invulnérable, & faiſoit repentir les plus habiles qui oſoient s'en approcher. Après un quart d'heure de combat toutes les

hirondelles disparent. Le moineau se croyoit vainqueur, & les spectateurs jugérent qu'elles abandonnoient l'entreprise. Point du tout. Un moment après on les voit revenir à la charge, & chacune s'étant pourvûë d'un peu de cette terre détrempée dont elles font leur nid, elles fondirent toutes ensemble sur le moineau, & le claquemurerent dans le nid, afin qu'il y périt, puisqu'elles n'avoient pû l'en chasser. Croyez-vous Mad.... que les hirondelles ayent pû former & concerter ce dessein toutes ensemble sans se parler ?

On raconte des choses admirables des Singes lorsqu'ils vont à la picorée. Une troupe de soldats qui va au fourage dans le voisinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre & de

précaution. Je pourrois vous rapporter mille autres traits semblables; mais il faudroit faire un volume, & je ne veux qu'appuyer mon raisonnement. On s'est toujours servi jusqu'à présent de ces exemples pour prouver que les Bêtes ont de la connoissance, & on a eu raison, parce qu'en effet on ne peut pas concevoir que les Bêtes puissent, sans connoissance, faire des actions si singulieres; mais il est évident qu'on n'a pas été assez loin, & qu'il faut conclure de plus que les Bêtes parlent, puisqu'il paroît également impossible qu'elles le puissent faire sans parler. Et remarquez, s'il vous plaît, Mad ... qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion ou d'un systême fondé sur des conjectures ou des explications vrai-semblables;

auprès d'une Poule, un Pigeon auprès d'une femelle qu'il ſollicite, un Chat à la ſuite d'une Chate, leurs diſcours ne finiſſent point.

Je ne finirois point moi-même ſi je voulois épuiſer les détails, & je veux cependant mettre des bornes à ce petit ouvrage. Je ne veux plus ajouter qu'une réflexion importante qui fait, ſelon moi, une eſpéce de démonſtration. Nous parlons tous les jours aux Bêtes & elles nous entendent fort bien. Le Berger ſe fait entendre de ſes Moutons, les Vaches entendent tout ce que leur dit une petite payſane, nous parlons aux Chevaux, aux Chiens, aux Oiſeaux, & ils nous entendent. Les Bêtes nous parlent auſſi à leur tour, & nous les entendons.

mais d'un raiſonnement appuyé ſur des faits ſenſibles & palpables. Je dis des faits ſenſibles, tels que ceux que je viens de rapporter, & mille autres ſemblables en tout genre. Entrez dans un bois où il y a des Geais. Le premier qui vous apperçoit donne l'allarme à toute la troupe, & le bruit ne finit point que vous ne ſoyez ſorti, ou que votre préſence ne les ait chaſſés. Les Pies, les Merles & preſque tous les oiſeaux en font autant. Qu'un Chat paroiſſe ſur un toit ou dans un jardin, le premier Moineau, qui le découvre, fait préciſément ce que fait parmi nous une ſentinelle qui apperçoit l'ennemi. Il avertit par ſes cris tous ſes camarades, & ſemble imiter le bruit d'un tambour qui bat au champ. Voyez un Coq

Combien plus doivent-elles ſe faire entendre de leurs ſemblables! Car nous ne pouvons avoir, par rapport à elles, qu'une langue étrangere; & ſi la nature les a faites capables d'entendre une langue étrangere, comment leur auroit-elle refuſé la faculté d'entendre & de parler une langue naturelle? Votre Chienne, par exemple, a beaucoup d'eſprit, vous vous entretenez tout le long du jour avec elle, vous l'entendez & elle vous entend: mais ſoyez ſûre que lorſqu'il vient un Chien la cajoler, elle l'entend beaucoup mieux encore & ſe fait mieux entendre.

Convenez-donc, Mad..... que les Bêtes parlent, & qu'il eſt fort raiſonnable de le croire, puiſque la raiſon, les loix de la nature, les faits & l'expérience concourent

concourent à le prouver avec aſſez d'évidence pour fixer ſur cela notre incertitude. Je ne ſçais pourtant pas ſi je vous aurai perſuadée; car je ne connois rien au monde de ſi difficile que de perſuader à quelqu'un un ſentiment qu'il n'a pas puiſé lui-même dans ſes propres lumieres, à moins qu'il ne flatte ſon amour propre. Mais vous avoüerez du moins que mon opinion eſt aſſez bien fondée pour trouver place entre les divers ſyſtêmes qui occupent le loiſir des Philoſophes. Un autre aveu que j'exige de vous & qui me ſera beaucoup plus cher, c'eſt que vous devez être ſatisfaite de ma complaiſance; & pour ne vous rien laiſſer à déſirer de ce côté-là, je vais traiter encore le troiſiéme point qui me reſte à examiner.

III.

DU LANGAGE DES BESTES.

PRETENDEZ-VOUS, Mad.... parce que je ſuis perſuadé que les Bêtes parlent, que je vous explique leur langage, & que je vous donne le dictionnaire de leur langage ? Je vous avouë que la choſe me paroît aſſez difficile, & que je ne ſçais trop comment m'y prendre. Je vais remonter au principe, & de là en ſuivant les diverſes réfléxions que le ſujet me fournira, je ferai, pour éclaircir la matiere, tout ce que vous pouvez raiſonnablement éxiger de moi. Mais ne vous attendez qu'à des obſervations générales : les détails ſeroient une vraie bouffonnerie.

Pourquoi la nature a-t'elle donné aux Bêtes la faculté de parler ? C'eſt uniquement pour exprimer entr'elles leurs déſirs & leurs ſentimens, afin de pouvoir ſatisfaire par ce moyen à leurs beſoins & à tout ce qui eſt néceſſaire pour leur conſervation. Je ſçais que le langage en général a encore un autre objet qui eſt d'exprimer les idées, les connoiſſances, les réfléxions, les raiſonnemens. Mais quelque ſyſtême que l'on ſuive ſur la connoiſſance des Bêtes, fût-ce le ſyſtême des diables qui leur donne une ame ſpirituelle & capable de raiſonner, il eſt certain que la nature ne leur a donné de connoiſſance que ce qui leur eſt utile ou néceſſaire pour la conſervation de l'eſpéce & de chaque indivi-

du. Point d'idées abſtraites par conſéquent, point de raiſonnemens Métaphyſiques, point de recherches curieuſes ſur tous les objets qui les environnent, point d'autre ſcience que celle de ſe bien porter, de ſe bien conſerver, d'éviter tout ce qui leur nuit, & de ſe procurer du bien. Auſſi n'en a-t'on jamais vû haranguer en public, ni diſputer des cauſes & de leurs effets. Elles ne connoiſſent que la vie animale.

De cette réfléxion il en ſuit une autre. C'eſt, qu'en même-temps que la nature a donné ſi peu d'étendue à la connoiſſance des Bêtes, elle a néceſſairement auſſi borné à proportion leurs déſirs, leurs paſſions, & par conſéquent leurs beſoins. Car ce ſont nos déſirs qui font nos beſoins, & c'eſt la connoiſ-

ſance ce qui produit nos déſirs. Sçavoir qu'on peut être heureux & le déſirer, c'eſt une même choſe dans le cœur de l'homme. Avant le péché ſes yeux étoient fermés à tous les biens humains & ſenſibles, il ne les déſiroit pas. Le péché lui ouvrit les yeux, & il les déſira pour ſon malheur. Heureux le ſage qui ſçait contenir ſes déſirs dans les bornes que la Religion & la raiſon leur preſcrivent ! Treve de morale, me direz-vous, venons au fait.

La gloire, la grandeur, les richeſſes, la réputation, le faſte & le luxe ſont des noms inconnus aux Bêtes & que vous ne trouverez pas dans le dictionnaire de leur langue. Elles ne ſçavent exprimer que leurs déſirs & leurs déſirs ſont bornés à ce qui eſt purement néceſſaire pour leur con-

ſervation. Ecoutez parler un Chien. Il ne ſe plaindra pas de ce que ſa niche n'eſt point dorée; ni de ce qu'on ne le ſert pas dans un plat d'argent. Il ne vous demandera pas le droit de commander à tous les chiens de la maiſon. Tout ce qu'il vous demandera c'eſt un peu de nourriture pour ſubſiſter. Si vous le menacez, il tâchera de vous fléchir. Si vous le laiſſez ſeul, il témoignera par ſes cris, ſon déſeſpoir & la crainte qu'il a d'être abandonné ſans retour. Si vous le menez à la promenade, il vous remerciera avec mille expreſſions de joye. S'il voit quelque objet qui l'effraye, il vous le dira par ſes geſtes & ſes aboyemens. En un mot parlez-lui de boire, de manger, de dormir, de courir, de folâtrer,

de ſe défendre contre un ennemi, & de défendre en vous ſon protecteur & ſon unique appui, il vous entendra parfaitement, & vous répondra fort bien, parce que tout cela tend à ſa conſervation pour laquelle ſeule la nature lui a donné la faculté d'entendre & de ſe faire entendre, c'eſt-à-dire, de parler; mais ne traitez point avec lui de Philoſophie ni de Morale, car ce ſeroit lui parler une langue étrangere dont il ignore abſolument toutes les expreſſions. Ses connoiſſances & ſes beſoins ne vont pas juſques-là. Amenez-lui enſuite une Chienne. La connoiſſance ſera bientôt faite, & la converſation commencée. Mais ne croyez pas qu'il perde le tems à faire des complimens à la belle ſur ſa

beauté, ſur ſa taille, ſon eſprit; ſa naiſſance & ſa jeuneſſe. Tous ces avantages ſont pour lui autant d'idées inconnuës qu'il ne ſçauroit entendre ni exprimer. La ſeule choſe qui le touche alors, c'eſt le déſir de multiplier ſon eſpéce, ou du moins d'en prendre les moyens. C'eſt uniquement ſur ce point que roule toute la converſation. Mais quelle vivacité n'y voit-on pas? Tout parle dans une Bête amoureuſe comme dans l'Homme le plus paſſioné. Tout exprime ſa paſſion; ſes geſtes, ſa voix, tous ſes mouvemens.

Ce principe nous fournit une premiere obſervation ſur le langage des Bêtes; c'eſt qu'il eſt fort borné, puiſqu'il ne s'étend pas au-de-là des beſoins de la vie. Mais il ne faut pourtant pas nous

faire illuſion ſur ce point. A bien prendre la choſe, le langage des Bêtes ne nous paroît ſi borné que par rapport au nôtre qui eſt peut-être trop diffus. Tout borné qu'il eſt, il ſuffit aux Bêtes, & le ſurplus leur ſeroit inutile. Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter du moins à certains égards, que le nôtre fût moins abondant & moins prolixe? Les hommes ſont naturellement grands parleurs, & ſi j'oſois le dire, bavards. Ils n'ont jamais aſſez de mots pour exprimer tout ce qu'ils veulent dire. Peu contens des idées ſimples, ils aiment à les diſſéquer, pour ainſi dire, en ſoudiviſions: ils ſemblent quelquefois vouloir faire l'anatomie d'une idée ou d'un ſentiment, comme un Chirurgien feroit celle de la tête. Autant de mots nouveaux

par conſéquent qu'il faut créer ; & quels mots ! Des mots vuides de ſens obſcurs, équivoques, plus propres à faire naître des diſputes, qu'à éclairer l'eſprit.

Quel abus d'ailleurs les Hommes ne ſont-ils pas de la facilité de parler que la nature leur a donnée ! Que d'erreurs & de menſonges ſont le ſujet ordinaire de nos converſations ! Que d'extravagances & de bagatelles, que de médiſances & de mauvais propos ! Si les Bêtes nous entendoient converſer, jaſer, mentir, médire, extravaguer, auroient elles lieu de nous envier l'uſage que nous faiſons de la parole ? Elles n'ont pas nos avantages, mais elles n'ont pas nos défauts. Elles parlent peu, mais elles ne parlent jamais qu'à

propos & avec connoiſſance de cauſe. Elles diſent toujours vrai & ne trompent jamais, non pas même en amour. N'eſt-ce pas à leur tour un avantage qu'elles ont ſur nous ? Elles ſont à cet égard à peu près dans le cas des Payſans de nos campagnes, des Négres & des Sauvages de l'Amerique. Je ſerois même tenté d'en faire des Philoſophes, & d'en comparer du moins beaucoup d'eſpéces à Diogéne vivant dans une petite baraque, content du pur néceſſaire, fuyant le commerce des hommes, & ne parlant que par néceſſité. Tel eſt un de ces gros Chats barbus & bien fourrés que vous voyez tranquille dans un coin, digérant à loiſir, dormant ſi bon lui ſemble, ſe donnant quelquefois le plaiſir de la chaſſe, jouiſſant

d'ailleurs paiſiblement de la vie, ſans ſe mettre en peine des événemens qui nous agitent, ſans ſe fatiguer l'eſprit par mille réfléxions inutiles & peu curieux de communiquer aux autres ſes penſées. Il ne faut, à la vérité, qu'une Chate qui vienne à paroître pour déranger toute ſa Philoſophie; mais nos Philoſophes ſont-ils plus ſages dans l'occaſion?

Il faut pourtant nous tenir au vrai. Je ne veux ni vous ſéduire ni m'ébloüir moi-même par des raiſonnemens moins ſolides que ſpécieux. Les Bêtes en général parlent peu. Il y en a même de ſi taciturnes, qu'elles ne diſent pas quatre mots dans un jour. Tels ſont, entre celles que nous connoiſſons le plus, les Anes, les Chevaux, les Bœufs, les Mou-

tons & la plûpart des quadrupedes. La raiſon en eſt toute ſimple. C'eſt que la nature n'a donné à ces animaux qu'une nourriture ſi légere & ſi aiſée à digérer, qu'il faut qu'ils la renouvellent ſans ceſſe pour prévenir la faim, ce qui occupe tout leur loiſir. Mais en récompenſe vous m'avoüerez qu'il y a des Bêtes qui ne déparlent point. Tels ſont entr'autres les Oiſeaux, & ce que je vous prie de bien remarquer, c'eſt que ce ſont les femelles qui parlent le moins. Comme le langage des Oiſeaux eſt pour ainſi dire, le mieux articulé & le plus ſenſible pour nous, prenons-le pour exemple. Vous pourrez juger par lui du langage des autres Bêtes, en y mettant les différences qu'on remarque aiſément dans chaque ſpéce.

quoi on ne ſçauroit douter. Les Anges ſe parlent, & n'ont point l'organe de la voix. Laiſſons-là le ſurnaturel. Tout parle dans nous quand nous voulons. Ne parlons-nous pas tous les jours par un regard, par un mouvement de la tête, par un geſte, par le moindre ſigne ? Imaginez-vous, Mad..... un peuple de muets. Croyez vous qu'ils ne ſe feroient pas entendre les uns aux autres, & que privés de l'uſage de nos mots & de nos phraſes, ils n'y ſuppléeroient pas par des cris, par des geſtes, des regards & des mines? Pour moi, je ſuis perſuadé qu'ils vivroient fort bien en ſocieté comme nous, & qu'après que les premiers auroient, avec quelque peine, établi les ſignes & les expreſſions ſenſibles, ils les apprendroient aiſé-

elles n'ont aucun moyen de convenir enſemble de leurs faits & de s'exprimer leurs beſoins: deux Moineaux ſans aucune eſpéce de langage, ſeront dans la même impoſſibilité de vivre enſemble, & l'on verra dans leur petit ménage tous les inconvéniens de la ſocieté muette, dont j'ai parlé. En un mot la néceſſité d'un langage entre un mari & une femme pour vivre en menage eſt la même que pour une ſocieté.

Il ne ſeroit pas impoſſible que la nature eût fait quelques Animaux pour vivre dans une ſolitude abſoluë, & qu'en conſéquence elle leur eût donné les deux ſexes pour pouvoir ſe multiplier eux-mêmes, comme les plantes, ſans le ſecours d'un accouplement, & differemment

Les Oiſeaux chantent, dit-on, c'eſt une erreur. Les Oiſeaux parlent & ne chantent point. Ce que nous prenons pour un chant n'eſt que leur langage naturel. La Pie, le Geai, le Corbeau, la Choüette, le Canard chantent-ils? Ce qui nous fait croire qu'ils chantent, ce ſont les accens de leur voix. C'eſt ainſi que les Hottantots dans l'Afrique ſemblent glouſſer comme le Cocq d'Inde, quoique ce ſoit l'accent naturel de leur langue, & qu'il y a des peuples qui nous paroiſſent chanter en parlant. Les Oiſeaux chantent ſi l'on veut dans le même ſens; mais ils ne chantent point pour chanter, comme nous nous imaginons. S'ils chantent, ce n'eſt que pour parler; & il eſt aſſez plaiſant qu'il y ait ainſi dans le monde un peuple ſi nombreux

qui ne parle qu'en muſique ou en chant. Mais que diſent-ils enfin ces oiſeaux? Il faudroit le demander à Apollonius de Thiane, qui ſe vantoit d'entendre leur langage. Pour moi qui ne ſuis pas devin, je ne puis vous donner que des conjectures vrai-ſemblables.

Prenons pour exemple la Pie, qui eſt ſi cauſeuſe. Il eſt aiſé d'obſerver que ſes diſcours ou ſes chants ſont variés. Tantôt elle abbaiſſe ou éleve le ton, tantôt elle preſſe ou rallentit la meſure, tantôt elle prolonge ou abrege ſon caquet. Ce ſont évidemment autant de phraſes différentes. Or en ſuivant le principe que j'ai établi, que les connoiſſances, les déſirs, les beſoins des Bêtes, & par conſéquent leurs expreſſions ſont bor-

nées à ce qui eſt utile ou néceſſaire pour leur conſervation, il me ſemble qu'il n'y a rien de plus aiſé que d'entendre d'abord en général le ſens de ces différentes phraſes; & ne prenez point ceci pour une plaiſanterie, c'eſt la pure verité, ou du moins tout ce que je connois de plus approchant. Car dès qu'une Pie ne peut parler que pour exprimer ce qui lui eſt utile ou néceſſaire, toutes les fois qu'elle parle, obſervez dans quelle circonſtance elle ſe trouve par rapport à ſes beſoins. Voyez enſuite ce que vous diriez vous-même en pareille circonſtance, c'eſt là préciſément ce qu'elle dit. Si elle parle par exemple en mangeant avec beaucoup d'appetit; il n'eſt pas douteux que ce qu'elle dit alors c'eſt ce que vous

vous diriez vous-même en pareille occaſion: » Voilà qui eſt „ bon, voilà qui me fait du bien». Si vous lui préſentez quelque choſe de mauvais, elle ne manque pas de dire comme vous diriez vous-même: « cela me dé- » plaît, cela ne vaut rien pour » moi. Placez vous en un mot dans les diverſes circonſtances ou peut-être quelqu'un qui ne connoît & qui ne ſçait exprimer que ſes beſoins, & vous trouverez dans vos propres diſcours l'interprétation de ce que dit une Pie dans les mêmes circonſtances. „ Il n'y a plus rien „ ici à manger, allons ailleurs. „ Où allez-vous, ma compagne? „ Je m'en vais, ſuivez-moi. Ve- „ nez vite, accourez. Voici de „ bonnes choſes. Où êtes-vous? „ Me voici. Ne m'entendez-vous

» pas ? Vous mangez tout, je » vous battrai. Ahi, Ahi. Vous me » faites mal. Qui eſt-ce qui ar- » rive-là ? J'ai peur, gare, gare. » Allarme, allarme. Cachons- » nous, ſauvons-nous«. Je pourrois, comme vous voyez, allonger ce dictionnaire de beaucoup de phraſes ſemblables, ſur-tout en y ajoutant toutes les expreſſions dictées par l'amour, la jalouſie, la douleur & la joye. Mais n'eſt-ce pas beaucoup d'avoir oſé vous en donner un échantillon ?

A propos de la joye, permettez-moi de faire une petite digreſſion. Sçavez-vous bien que nos anciens Philoſophes ont prétendu que les Bêtes ne rient point, & que le rire eſt une propriété eſſentielle de l'Homme excluſivement aux Bêtes ? Mais n'eſt-ce pas encore là

une vieille erreur, & n'eſt-il pas évident que les Bêtes rient très-bien à leur maniere, & tout auſſi bien que l'Homme ? Voyez deux jeunes Chiens folâtrer enſemble dans une campagne, ſe ſurprendre l'un l'autre, ſe faire des niches & de fauſſes peurs. Tout cela ſe peut-il faire ſans rire ? Eſt-il donc eſſentiel au rire qu'il ſe faſſe comme dans l'Homme par un mouvement des lévres & de la bouche avec un ſon de voix convulſif ? Le rire n'eſt qu'une expreſſion de joye, & cette expreſſion eſt néceſſairement différente dans les diverſes eſpéces d'animaux. L'Homme rit à ſa maniere, & le Chien rit à la ſienne. Qu'importe que ce ſoit par un éclat de voix, ou par un ſimple mouvement des oreilles ou de la queue, ou quel-

qu'autre expreſſion ſemblable ? C'eſt toujours rire. Quel parti allez-vous prendre, Mad.....? Suſpendez, je vous prie un moment, votre déciſion. Je ſuis de l'avis des anciens Philoſophes, & en voici la raiſon. Le rire eſt une expreſſion de plaiſir & de joye, mais tout plaiſir & toute joye ne produit pas le rire. La ſeule joye qui produit le rire, eſt celle qui eſt accompagnée de ſurpriſe, & qui naît en nous à la vûë ſubite de quelque aſſortiſſement bizarre de deux idées ou de deux choſes incompatibles, comme d'un Magiſtrat habillé en Arlequin, ou d'un mal-à-droit qui veut faire le capable. Cela eſt ſi vrai que la même choſe qui nous fait rire dans des circonſtances ordinaires, ceſſe de nous paroître riſible dans d'autres circon-

ſtances. Nous rions d'un homme qui pour ſon plaiſir ou par vanité, entreprenant de ſauter un foſſé plein d'eau, tombe au milieu ; mais que ce même accident arrive à un autre homme qui fuit un ennemi armé, loin d'en rire nous en ſommes affligés ; il faut par conſéquent, pour être capable de rire, pouvoir comparer enſemble deux idées & en appercevoir l'incompatibilité. Or, c'eſt ce que les Bêtes ne ſçauroient faire, parce qu'elles n'ont que des connoiſſances directes. Elles ont des ſentimens de ſatisfaction, de plaiſir & de joye, & la plûpart les expriment très-diſtinctement, mais elles ne peuvent point avoir cette joye qui naît de réfléxion ou de comparaiſon. Donc les Bêtes ne rient jamais, & les anciens Philoſo-

phes ont eu raiſon. Revenons à nos Oiſeaux.

On peut m'objecter que les Oiſeaux répetent toujours la même choſe, & par conſéquent ne varient point leurs phraſes comme je le prétends. A cela je réponds qu'outre les différences qu'il eſt aiſé de remarquer dans le parler des Oiſeaux, de vîteſſe ou de lenteur, de haut & de bas, de longueur & de briéveté, il y en a vraiſemblablement beaucoup d'autres que nous n'appercevons pas, faute d'entendre leur langage, mais que les Oiſeaux entr'eux remarquent fort bien. Diſtinguons-nous leur phyſionomie? A peine nous doutons-nous qu'ils en ayent de différentes; rien n'eſt cependant plus certain, & ils ne s'y trompent point. J'ai vû une hirondelle porter à

manger à ſix ou ſept petits rangés à la file ſur une aiguille de cadran. Les petits avoient beau changer de place, la mere ne ſe méprenoit jamais en donnant à manger deux fois de ſuite au même, & elle n'en oublioit aucun. Que dans un troupeau de cent Agneaux une Brebis entende bêler le ſien, elle le reconnoît auſſi-tôt & court le chercher. Deux Moineaux ſe reconnoiſſent entre mille au ſon de la voix. Je pourrois alléguer cent faits pareils pour prouver que tous les Animaux ont dans leur commerce entr'eux une fineſſe de diſcernement qui nous échappe, & qui leur fait remarquer entr'eux des différences qui ſont abſolument imperceptibles pour nous. Si donc beaucoup d'Oiſeaux nous paroiſſent chanter toujours la

même chanſon, comme le Moineau, le Pinſon, le Serin, ne concluons pas qu'ils diſent toujours la même choſe. Croyons plûtôt que c'eſt un effet du peu de fineſſe de nos oreilles par rapport à un langage qui nous eſt totalement étranger & inconnu. Quand nous diſons, *chaſſez ce matin*, & *je ſuis arrivé ce matin* : nous diſtinguons ces deux *matins* par la prononciation; mais la différence eſt ſi ſenſible pour un étranger, qu'il ne l'apperçoit preſque pas. La langue Chinoiſe eſt pleine de ſemblables différences que les étrangers ont toutes les peines du monde à ſentir & à faire ſentir. Je m'imagine qu'un Homme né ſourd qui entendroit pour la premiere fois parler les Hommes entr'eux, ſe perſuaderoit auſſi, ne connoiſſant

ſant ni voyelles, ni mots, ni ſyllabes, qu'ils diroient toujours la même choſe. Tel eſt le jugement que nous portons du ramage des Oiſeaux.

Je ne veux pourtant point abuſer de cette Réflexion pour ſoutenir qu'un Roſſignol dans le Printemps varie autant ſes diſcours, qu'il varie ſon chant, ou qu'un Serin dans ſa cage dit autant de phraſes différentes qu'il répéte de fois ſa chanſon. Non. Je ſuis au contraire perſuadé que les Oiſeaux ſont babillards & amis des répétitions. Il eſt même néceſſaire qu'ils le ſoient, & en voici la raiſon. Pour dire, *je vous aime*, nous avons cent phraſes ſynonymes, cent expreſſions différentes, & il n'y a point de Thême que nous ne puiſſions, comme on dit, faire en deux fa-

çons. C'eſt un effet de la ſupériorité de nos connoiſſances, de la multiplicité de nos idées, & pour-ainſi dire, de la ſoupleſſe & de l'étendue de notre eſprit qui embraſſe pluſieurs objets enſemble, & qui apperçoit leurs rapports réciproques. Il n'en eſt pas ainſi des Bêtes. La nature a donné à leurs connoiſſances des bornes ſi étroites, qu'elles ne peuvent enviſager qu'un objet à la fois; & comme elles l'enviſagent toujours ſimplement & de la même maniere, elles n'ont auſſi communément qu'une ſeule façon d'exprimer leurs connoiſſances ou leurs ſentimens. Cette remarque eſt importante pour connoître plus à fond le langage des Bêtes. Non-ſeulement il eſt borné, comme j'ai déja dit, aux ſeuls objets qui intereſſent leur

conſervation, mais il eſt encore borné par lui-même, en ce qu'il n'a communément qu'une ſeule expreſſion pour chaque objet; & c'eſt là la cauſe de leurs répetitions fréquentes; car comme il eſt naturel que les Bêtes inſiſtent toujours ſur le même objet, juſqu'à ce que leur déſir ſoit ſatisfait, ou qu'il ſoit détourné par un objet plus preſſant; & comme elles n'ont qu'une ſeule façon de s'exprimer ſur chaque objet, il eſt néceſſaire qu'elles repetent toujours la même expreſſion, & que cette répetition dure auſſi long-temps que l'objet les occupe. C'eſt ainſi qu'un Chien qui aboye la nuit pour quelque bruit qu'il a entendu, ne fait évidemment que repéter toujours la même phraſe: » Prenez gar- » de. J'entens du bruit qui m'in-

„ quiéte ; ou je vois quelqu'un „ dont je me défie " ; & qu'il la répétera toujours juſqu'à ce que ſa crainte ſoit paſſée. C'eſt ainſi qu'un Pinſon amoureux repéte ſans ceſſe à ſa femelle la même expreſſion de ſon amour & de ſa tendreſſe & ne lui dira vingt fois de ſuite que la même phraſe, „ je vous aime, „ je vous ai- „ me ; „ ou quelqu'autre équivalente. Mais dans d'autres circonſtances comme dans celles de la colére, & de la jalouſie, de la ſatisfaction ou de la douleur, nous voyons que ce Chien & ce Pinſon employent beaucoup d'autres phraſes différentes ; ou ſi nous n'en appercevons pas les différences, c'eſt uniquement, ou la faute de nos organes, ou le peu de connoiſſance que nous avons de leurs accens différens.

Il eſt donc vrai, pour revenir aux Oiſeaux que nous avons pris pour exemple, que la plûpart repétent beaucoup. Il ne ſuffit pas même de dire la plûpart, tous ſont dans le même cas, & ſi le Roſſignol paroît moins ſe repéter, ce n'eſt que parce que ſa phraſe eſt plus longue, & la différence de ſes accens plus marquée. Mais il n'eſt pas moins certain qu'ils ont des phraſes différentes pour les différens ſentimens qu'ils veulent exprimer, & que cette répétition ne vient que de ce que d'une part ils inſiſtent long-tems ſur un même objet, & que de l'autre ils n'ont pour chaque objet qu'une ſeule expreſſion. Eſt-ce un défaut dans leur langage ? Je veux bien le croire ; mais comparez encore, ſi vous voulez, ce prétendu défaut

à l'avantage prétendu de nos amplifications, de nos métaphores, de nos hyperboles, de nos phraſes entortillées, & vous trouverez dans les Oiſeaux toûjours du ſimple & du vrai, & dans le langage humain beaucoup de verbiage & de menſonges outrés.

Vous ne pouvez pas du moins refuſer à la ſimplicité de leur langage un avantage que le nôtre n'a pas. C'eſt que dans chaque eſpéce il eſt uniforme & toûjours le même dans tous les temps & dans tous les pays du monde, au lieu que dans l'eſpéce humaine, non-ſeulement chaque peuple a ſa langue particuliere ; mais la langue de chaque peuple varie continuellement, & au bout d'un certain temps ne ſe reſſemble plus à elle-même. Un François du temps de Charlemagne ne

nous entendroit pas plus que nous entendons un Eſpagnol ou un Anglois. Le langage des Bêtes & des Oiſeaux n'eſt point ſujet à ces variations incommodes. Les Roſſignols & les Serins d'aujourd'hui parlent préciſément le même langage qu'ils parloient avant le déluge. Portez-les aux Indes & à la Chine, ils n'y trouveront point une langue étrangere, & dès leur arrivée ils ſeront en état de converſer avec leurs ſemblables ſans le ſecours d'un interprête. Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter, comme on l'a propoſé quelquefois, que les hommes ſur ce modéle établiſſent une langue générale qui ſeroit entendue dans tout l'Univers ?

Remarquez, Mad..... que cette ſimplicité, ou cette ſtérilité du langage des Bêtes, vous pa-

roîtra encore moins défectueuſe, ſi vous faites reflexion qu'elle eſt remplacée par des mines, des geſtes, & des mouvemens qui ſont une eſpéce de langage très-intelligible, & un ſuplément de l'expreſſion vocale. Un Chien, par exemple, n'a pas d'expreſſion vocale pour demander pardon quand il apperçoit que vous êtes en colére contre lui, mais que fait-il ? Il s'humilie devant vous, il rampe à vos pieds dans la poſture d'un ſuppliant. Il n'a pas de phraſe pour dire, ouvrez-moi la porte, mais il y gratte, & vous avertit par-là du déſir qu'il a d'entrer ou de ſortir. Ne ſont-ce pas là des actions parlantes ? Sans doute, puiſqu'elles ſe font bien entendre. Ce ſeroit ici le lieu de faire, comme dit le proverbe populaire, des

commentaires ſur les grimaces des Singes. Car il n'eſt pas douteux, que ſi entre ces grimaces il y en a qui ne ſont que de pures grimaces, il y en a d'autres qui ſont autant d'expreſſions qui valent bien des mots & des paroles.

Mais n'eſt-ce pas prendre trop d'avantage que de citer comme je fais d'une part l'exemple des Oiſeaux qui ſont en effet grands parleurs, & de l'autre celui des Chiens & des Singes qui ſont grands geſticulateurs, tandis qu'il y a tant d'autres eſpéces de Bêtes qui n'ont que très-peu ou point d'expreſſions vocales, & dans leſquelles nous ne remarquons d'ailleurs aucun de ces geſtes ou de ces actions parlantes ? Non, je n'ai prétendu rien diſſimuler. Si j'ai cité ces exemples, c'eſt uniquement parce que

ces Bêtes vivant au milieu de nous, nous les connoiſſons beaucoup mieux que toutes les autres eſpéces, & qu'il faut toûjours raiſonner ſur les exemples les plus ſenſibles pour éclaircir des faits moins connus. Mais qu'importe que je cite l'exemple des Chiens ou des Chats? La nature eſt conſtamment uniforme, c'eſt un principe certain, & par conſéquent tout ce que nous remarquons d'eſſentiel dans une eſpéce de Bêtes, il faut le conclure pour toutes les autres.

J'avouë que les Poiſſons & les Reptiles préſentent ici à nos préjugés une aſſez grande difficulté. Comment concevoir qu'une Carpe ne ſoit pas en effet auſſi muette qu'on le dit communément; & quelle eſpéce de langage peut-on imaginer entre deux Cloportes ou deux Fourmis? Les Oiſeaux chantent, les Chiens aboyent, les Loups hurlent, les Cerfs brament, les Chevaux hanniſſent, les Moutons bêlent: Mais le Poiſſon & l'Inſecte rampant paroiſſent abſolument muets. Il eſt vrai que s'il y a quelques eſpéces de Bêtes dont le langage eſt plus ſenſible, & ſur lequel j'ai pû hazarder quelques conjectures vrai-ſemblables, ce ſeroit trop exiger de moi que de prétendre que j'explique de la même maniere celui des Reptiles & des Poiſſons. Car on peut bien prouver qu'ils ont un langage, quel qu'il ſoit, puiſque toutes les autres eſpéces de Bêtes en ſont pourvûës; mais comment entreprendre de le connoître & de le démêler? Les uns vivent dans un élement qui nous eſt interdit; les autres nous

échappent par leur petiteſſe.

Gardons-nous cependant ſur ce point de nous livrer trop à nos préjugés. D'où ſçavons-nous que les Poiſſons n'ont pas autant & peut-être plus d'expreſſions vocales que les Oiſeaux mêmes? Les uns & les autres paroiſſent avoir été formés à peu près ſur le même modéle. Les uns volent ; les autres nagent ; mais voler & nager eſt une même choſe ; l'élement ſeul eſt différent. Il eſt dit dans la Geneſe que Dieu créa en même temps du ſein des eaux les Oiſeaux & les Poiſſons, ce qui a ſervi de fondement à quelques Moines pour ſe perſuader qu'on pouvoit les jours maigres manger indifféremment des uns & des autres. Les Poiſſons ſont pourvûs des cinq ſens que nous voyons dans les Oiſeaux

& dans tous les autres Animaux. Pourquoi n'auroient-ils pas auſſi comme eux la faculté de parler ? Si nous ne les entendons parler ni chanter, c'eſt peut-être faute d'un organe propre à les entendre. L'eau eſt remplie & toute pénétrée d'air que les Poiſſons reſpirent ; pourquoi n'en pourroient-ils pas, par le moyen d'un reſſort équivalent à la langue & au goſier, former des vibrations & des ſons trop délicats, à la vérité, pour nos oreilles, mais qui ſeroient entendus dans chaque eſpéce Obſervez, s'il vous plaît, que l'oreille de l'Homme eſt extrêmement groſſiere, & que c'eſt l'effet d'une providence néceſſaire. Car ſi notre oreille étoit ſenſible aux plus petites vibrations de l'air dans lequel nous vivons, nous ſerions continuel-

lement étourdis de mille bruits confus qui ne nous permettoient d'en diſtinguer aucun. Il y a donc certainement dans l'air beaucoup de ſons que nous n'entendons pas. Tel eſt le bruit que fait un Vers à ſoye en grugeant une feuille de murier. S'il eſt ſeul, ou s'il n'y en a que cinq ou ſix, perſonne ne les entend; mettez-en une certaine quantité dans un cabinet, & alors tous ces petits bruits raſſemblés à l'uniſſon ſont très-ſenſibles à nos oreilles. Combien plus eſt-il poſſible qu'il y ait dans l'eau des bruits inſenſibles pour nous, & que par ce moyen les Poiſſons parlent ſans que nous puiſſions les entendre. J'aime du moins à me le figurer pour ne rien ôter aux ouvrages de la nature de la perfection qu'elle a coûtume de leur donner; & je

ne pourrois penſer ſans quelque eſpéce de chagrin Philoſophique qu'elle eût condamné à un éternel ſilence tant de peuples innombrables qui habitent les eſpaces immenſes des mers & des rivieres. Le ſilence eſt le partage des morts. La parole donne la vie aux vivans mêmes. Riez, ſi vous voulez, d'une idée ſi nouvelle, & plaiſantez ſur les Poiſſons parlants, comme ſans doute on ſe mocqua du premier qui fit mention de Poiſſons volans; mais prenez garde que l'un ne ſoit auſſi vrai que l'autre, & qu'il n'y ait dans vos plaiſanteries plus de préjugés que de raiſons. Pour moi je trouve cette idée fondée en raiſonnement & en vrai-ſemblance, & cela me ſuffit pour l'adopter juſqu'à ce qu'on m'ait détrompé par des raiſons plus fortes.

Les Reptiles & les Inſectes ſont préciſément dans le même cas. Il y a pluſieurs eſpéces de Reptiles qui ont des expreſſions vocales très-ſenſibles, comme les Serpens, les Grénoüilles, les Crapauts; & par conſéquent en raiſonnant ſur le principe de l'uniformité de la nature, on eſt en droit de ſuppoſer dans les autres l'équivalent, ſans compter le ſupplément des mines, des geſtes, & des regards. Il n'en eſt pas tout-à-fait ainſi des Inſectes. Il n'y en a aucune eſpéce qui ait une expreſſion vocale proprement dite que nous connoiſſions. Car on ſçait que le cri du Grillon, le chant de la Cigale, le cri de certains Papillons, le bourdonnement des Mouches n'eſt point ce qu'on appelle un ſon de voix, & que c'eſt un bruit

cauſé

cauſé par le frémiſſement d'une membrane; mais qu'importe? Il n'eſt pas douteux que le cri du Grillon & de la Cigale ne leur ſerve à s'appeller pour ſe joindre enſemble, & vrai-ſemblablement pour s'entretenir. On peut croire que le bourdonnement des Mouches leur ſert de même à ſe reconnoître dans chaque ſocieté, ſoit par l'uniformité & l'uniſſon du ton, ſoit par des différences imperceptibles que nous ne ſentons pas; ce qui fait l'équivalent de l'expreſſion vocale, & ce qui prouve auſſi combien la nature toujours uniforme dans le général & dans l'eſſentiel, ſçait varier les moyens & les détails. Or ce que la nature a fait pour quelques Inſectes, elle l'a ſûrement fait pour tous.

Il y a, par exemple, une eſpéce

d'Araignées qui ont une façon toute particuliere de ſe témoigner l'une à l'autre le déſir qu'elles ont de ſe rapprocher. Il eſt vrai que je n'en ai jamais été que témoin auriculaire, mais on m'a aſſûré que c'étoient des Araignées qui faiſoient le bruit dont je vais parler. Une Araignée qui veut avoir compagnie frappe, je ne ſçais avec quel inſtrument, ſur le mur ou ſur le bois où elle s'eſt établie, neuf ou dix petits coups à peu près ſemblables aux battemens d'une montre, mais un peu plus forts & plus ſerrés. Après quoi elle attend qu'on lui réponde. Si elle n'entend point de réponſe, elle recommence d'intervalle en intervalle pendant environ une heure ou deux, reprenant cet exercice, & ſe repoſant alternativement le jour comme

la nuit. Au bout de deux ou trois jours, ſi elle n'entend rien, elle change de demeure, juſqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un qui lui réponde. C'eſt une autre Araignée qui lui répond préciſément de la même maniere & comme par écho. Si la propoſition plaît à celle-ci, la converſation s'anime & les battemens deviennent plus fréquents. Prêtez-y l'oreille & vous jugerez par le bruit que peu à peu l'une s'approche de l'autre, & que les battemens ſe joignent, enfin de ſi près qu'ils ſe confondent les uns dans les autres, après quoi vous n'entendez plus rien. Tout le reſte de l'entretien ſe paſſe apparemment à voix baſſe. Je me ſuis quelquefois amuſé à faire ainſi l'écho d'une Araignée que j'entendois batte, & dont j'imitois le bruit.

Elle me répondoit fidélement : elle m'attaquoit même quelquefois de converſation, & j'en ai ſouvent donné le plaiſir à diverſes perſonnes à qui je diſois que c'étoit un eſprit familier.

Combien de découvertes ſemblables ne ferions-nous pas ſur les Inſectes, ſi nos organes étoient aſſez déliés pour ſentir & appercevoir leurs mouvemens & leurs mines, & pour entendre leur voix, ou ce qui leur tient lieu de voix ? Oüi, je ſuis perſuadé que nous trouverions dans les Fourmis, dans les Vers, les Scarabées, les Chenilles, les Cloportes, les Mites, & en un mot dans tous les Inſectes un langage établi pour leurs beſoins & pour leur conſervation ; & comme il y a quelques eſpeces d'Inſectes en qui nous remarquons plus d'induſtrie & de connoiſſance que dans de grands Animaux, il eſt à croire que ces eſpéces ont auſſi un langage plus parfait à proportion, quoique toujours borné aux beſoins de la vie.

J'ai vû quelqu'un porter beaucoup plus loin ſes conjectures, & prétendre qu'avant le péché de l'homme, les Bêtes parloient très-diſtinctement entr'elles, & articuloient une langue que l'Homme entendoit parfaitement, comme elles entendoient auſſi le langage de l'Homme. Il trouvoit le fondement de cette conjecture dans la converſation que le Serpent eut avec Eve dans le Paradis Terreſtre. Si dans ce temps-là, diſoit-il, les Bêtes n'avoient eu d'autre langage que celui qu'elles ont aujourd'hui, quel auroit dû être l'éton-

nement d'Eve d'entendre un Serpent lier converſation avec elle, & lui faire des raiſonnemens ſuivis! Jugeons-en par l'étonnement de Balaam lorſqu'il entendit ſon Aneſſe lui parler. Frappé de cette merveille, il reconnut ſon crime & obéit à la voix de Dieu. Jugeons-en encore par l'effet que feroit ſur nous un pareil événement. Si tout à coup nous voyons un Chien s'aſſeoir vis-à-vis de nous, & nous faire un diſcours ſuivi & raiſonné, pour nous porter à commettre un crime, ou même pour nous perſuader quelque choſe d'indifférent : Quel ſeroit notre ſurpriſe ! Les cheveux nous dreſſeroient ſur la tête ; nous croirions voir le diable, & loin de nous laiſſer perſuader, nous aurions horreur de pareils conſeils, nous nous en

défierions du moins, & nous irions au plus vîte conſulter quelqu'un. Eve cependant ne fit rien de tout cela. Eve qui étoit ſi vertueuſe & ſi éclairée, écouta tranquillement le diſcours artificieux du Serpent, diſputa contre lui, & enfin ſe laiſſa ſéduire. Il falloit donc, concluoit-il, que le Serpent, & par conſéquent toutes les autres Bêtes, parlaſſent alors comme les Hommes, & que ſi elles ne parlent plus aujourd'hui de la même façon, ce ſoit un châtiment de Dieu pour avoir ſervi d'organe au diable, & avoir contribué au péché de l'Homme.

Cette idée m'a fait rire, & ſi elle vous faiſoit plaiſir, je ſerois tenté de vous laiſſer l'adopter, d'autant plus que Platon dans ſa politique a penſé des Bêtes quel-

que choſe de ſemblable ; que Joſephe dans ſes antiquités eſt du même ſentiment, & que Saint Baſile (ce qui eſt beaucoup plus fort) dit formellement dans ſon Homelie du Paradis terreſtre, dont il fait une aſſez belle deſcription, qu'il étoit peuplé de Bêtes *qui s'entendoient entre elles & qui parloient ſenſément*. Ce ſont ſes propres termes autant qu'il m'en ſouvient : car je n'ai point ici de Saint Baſile. Mais vous m'accuſeriez peut-être de vouloir auſſi vous ſéduire comme le Serpent ſéduiſit Eve, ſi je vous diſſimulois ce qu'on doit penſer de cette opinion. Ce n'eſt qu'une vaine conjecture qui n'a d'autre fondement que la ſécurité d'Eve en raiſonnant avec le Serpent. Or ce fondement eſt abſolument ruineux. Car avant le

le péché Eve ne connoiſſoit ni la crainte ni la défiance. Elle vit bien ſans doute que le Serpent n'étoit que l'organe de quelque puiſſance ſupérieure. Cela même picqua ſa curioſité, d'autant plus qu'étant née immortelle & exempte de douleur, elle ſçavoit bien qu'elle n'avoit rien à craindre, & ſa curioſité la rendant encore plus hardie elle fit l'épreuve fatale de ſa foibleſſe. Vous voyez que je n'aime que le vrai. Mais permettez-moi cependant de profiter en paſſant du texte de Saint Baſile pour autoriſer mon ſentiment ſur le langage des Bêtes. Car ſi elles s'entendoient entr'elles dans le Paradis Terreſtre, & ſi elles *parloient ſenſément*, c'eſt-à-dire, avec connoiſſance, à propos & conformément à leurs beſoins,

pourquoi auroient-elles perdu ce privilege ?

Il eſt tems de finir ce petit Ouvrage. Je ſuis ſur le point de retourner à Paris, & je veux qu'il devance mon arrivée, afin que vous ayez le tems de faire vos réfléxions pour me les communiquer à mon retour. Mais finirai-je ſans vous donner un dictionnaire détaillé du langage des Bêtes ? Hélas oüi, car vous voyez bien que la choſe eſt impoſſible. Autant d'eſpéces de Bêtes, autant de dictionnaires différens ; il eſt vrai que chaque dictionnaire ſeroit fort court ; mais le nombre en ſeroit infini. Pour vous donner celui des Oiſeaux, il faudroit pouvoir diſtinguer & pouvoir noter les quarts & demi-quarts de ton dont leur langage eſt compoſé. Il faudroit pouvoir

prêter l'oreille à tout ce qu'ils diſent dans toutes les circonſtances, & c'eſt un peuple ſi vif & ſi ſauvage, qu'il n'eſt pas poſſible de le ſuivre.

Le Serin eſt plus familier. Auſſi pourrez-vous, avec un peu d'attention, démêler la ſignification de la plûpart de ſes phraſes. Quand il voit que ſa femelle néglige de couver ſes œufs, & s'abſente du nid trop longtems, écoutez ſon diſcours, il lui dit ſûrement alors qu'il eſt inquiet, qu'il faut qu'elle aille à ſes œufs : qu'il la battra, ſi elle ne rentre dans le nid. Lorſque la femelle obligée de tenir ſes petits chaudement ſous elle, n'a pas le tems d'aller manger, & que le mâle lui dégorge de la nourriture dans le bec, elle lui témoigne ſa ſatisfaction par le

battement de ſes aîles, & par un petit cri différent de tous les autres, qui doit néceſſairement ſignifier : « Je ſuis bien aiſe, vous » me faites plaiſir ». Il y a ſurtout deux circonſtances où le Serin, ainſi que le Roſſignol, le Pinſon, la Fauvette & tous les Oiſeaux, parle, ou ſi vous voulez, chante plus qu'à l'ordinaire. C'eſt lorſqu'il appelle ou qu'il ſollicite une femelle, & tandis qu'elle couve ſes œufs, ou ſes petits. Quoique, dans ces deux circonſtances, ſa phraſe paroiſſe la même, on peut cependant remarquer, outre les différences que nous n'appercevons pas, que dans la premiere le chant eſt plus vif, plus animé & accompagné d'action ; & que peut-il ſignifier alors? ſi ce n'eſt: « Venez charmante femelle qui cherchez un mari :

» je vous épouſerai, nous ferons » ménage enſemble ». Dans la ſeconde circonſtance, le Serin & le Roſſignol diſent toute autre choſe. Ce qui les fait chanter alors, c'eſt le beſoin de raſſûrer la femelle trop occupée pour ſonger à ſa ſûreté. Le mari veille pour elle, perché ſur une branche voiſine, d'où il obſerve tout ce qui ſe paſſe pour avertir ſa femme, s'il ſurvient quelque juſte ſujet de crainte. S'il ceſſoit quelque tems de chanter, la femelle inquiéte quitteroit ſon nid. Tandis qu'il chante, elle y reſte tranquille ; mais croire que le Roſſignol chante alors pour chanter, c'eſt un préjugé qui n'a nulle vrai - ſemblance, puiſque les Oiſeaux n'ont nulle idée de chant, ni aucun ſentiment d'harmonie. Quand même on vou-

droit croire qu'il chante, il faudroit toujours ſuppoſer qu'il chante ces paroles ; je veux dire que ſon chant ſignifie quelque choſe ; eh ! que peut-il vouloir exprimer alors, ſi ce n'eſt de dire à ſa femme : » ſoyez tranquil-» le, je veille pour vous, vous » n'avez rien à craindre, je vous » avertirai s'il arrive quelque » choſe ». Voilà ce que diſent tous les Oiſeaux, & ce qu'ils répétent tout le jour en pareille circonſtance. Le Moineau plus laconique dans ſon ſtyle, le dit en une phraſe fort courte, mais qu'il répéte continuellement. La phraſe du Pinſon eſt un peu plus longue, celle du Serin l'eſt encore davantage, celle de la Fauvette encore plus, & enfin celle du Roſſignol eſt la plus longue de toutes. Car je ne regar-

de toute la ſuite de ſon chant que comme une ſeule phraſe qui n'en dit pas plus que celle du Moineau. Telle eſt auſſi la phraſe que deux Chats rivaux miaulent en dialogue ſur une gouttiere. Ce n'eſt qu'une longue phraſe répétée, qui exprime leur jalouſie & leur colére. Auſſi eſt-elle toujours ſuivie d'un combat en forme & de la défaite de l'un des deux, de ſorte qu'on pourroit les comparer aux Héros d'Homére qui ne manquoient jamais de ſe faire l'un à l'autre de longues harangues avant que d'en venir aux coups de main.

Voilà inſenſiblement, Mad. .... un petit détail de dictionnaire que je vous fais, & qui pourra, ſi vous voulez, vous ſervir de clef pour expliquer du

mieux que vous pourrez le langage de toutes les Bêtes. Voulez-vous encore une méthode fort ſimple ? La voici. Tout le langage des Bêtes ſe réduit à exprimer les ſentimens de leurs paſſions, & on peut réduire toutes leurs paſſions à un petit nombre; ce ſont : le plaiſir, la douleur, la colére, la crainte, l'amour, le déſir de manger, le ſoin de leurs Petits. Si vous voulez donc avoir le dictionnaire du langage des Bêtes, obſervez-les dans les circonſtances de ces différentes paſſions; & comme elles n'ont communément qu'une expreſſion pour chacune, vous aurez bien-tôt compoſé vos dictionnaires ſur le modéle que je vous ai propoſé. Enſuite de ces différens dictionnaires réünis, vous en ferez un polyglotte qui

contiendra tous les différens langages des Bêtes. Par exemple, cette phraſe : » Je ſens de la douleur, » vous la rendrez de ſuite en langage de Chien, de Chat, de Cochon, de Pie, de Merle, &c. Le tout bien noté en bécarre & en bémol, & je vous réponds que cela fera une lecture des plus comiques.

Je plaiſante comme vous voyez. Il le faut bien. Mais que dites-vous de ma franchiſe ? Je vais vous faire un aveu qui réduit preſqu'à rien tout le langage des Bêtes. C'eſt qu'il en faut abſolument retrancher tout ce qui s'appelle phraſe & conſtruction de grammaire, ſans en excepter les plus courtes. Croirez-vous bien, par exemple, que le Roſſignol le plus éloquent ne peut pas dire dans ſon langa-

ge, *j'aime*, *je ſuis bien aiſe*, *je ſens du plaiſir*. Rien n'eſt plus vrai. Toute phraſe où il entre ce qu'on appelle en grammaire premiere, ſeconde & troiſiéme perſonne, *je*, *vous*, *lui*, *nous*, & tout autre pronom ſemblable, ſans compter les noms qu'on appelle collectifs, rélatifs, comparatifs, &c. il faut les rayer toutes du dictionnaire des Bêtes. La raiſon en eſt toute ſimple : c'eſt que tous ces mots expriment des idées abſtraites & métaphyſiques, que les Bêtes ne ſçauroient avoir. Elles n'ont que des connoiſſances directes abſolument bornées à l'objet préſent & matériel qui frappe leurs ſens. L'Homme infiniment ſupérieur dans ſon langage, comme dans ſes idées, ne ſçauroit s'exprimer ſans com-

poſer ſon diſcours de termes perſonnels & rélatifs, qui en déterminent le ſens & l'application. Ceux mêmes qui parlent le plus mal une langne, comme un Allemand qui écorche le François, vous diront : *moi ſouffrir fiévre* ; *vous aimer vin*. Dans les Bêtes la façon de s'exprimer eſt encore beaucoup au-deſſous de ce jargon, & ſi j'ai rendu leurs expreſſions par des phraſes compoſées à notre maniere, c'eſt que je ne pouvois pas les rendre autrement ; car dans la vérité les Bêtes ne peuvent, pour ainſi-dire, exprimer que le nom des paſſions qu'elles ſentent : elles ne peuvent avoir d'autres expreſſions que celles qui répondent à celles-ci, douleur, plaiſir, crainte, colere, &c.

J'en ſuis fâché pour l'honneur

des Bêtes ; mais il faut être vrai ; & je n'ai pas entrepris de leur rien attribuer de plus que ce que la nature elle-même a jugé à propos de leur donner. Ne croyez pourtant pas que tout soit perdu. Car à bien prendre la chose, qu'importe que les Bêtes disent une phrase personnifiée & composée à notre maniére, pourvû qu'elles se fassent également entendre ? Il est vrai que votre Chienne ne peut pas vous dire : *Je vous aime* ; mais ce qu'elle vous dit, signifie en effet qu'elle vous aime, & vous l'entendez fort bien. Que lui faut-il davantage, & que pouvez-vous désirer de plus ? Cela ne revient-il pas au même ? Sans doute. Ainsi ne vous découragez pas Mad. ..... & si vous avez du temps à perdre, mépriſez la chicanne que je viens

de vous faire, & travaillez sérieusement à vos dictionnaires. Que vous aurez de plaisir, quand vous serez devenue assez habile pour converser avec les Oiseaux, & pour entendre tous les secrets de leur ménage ! On ne vous verra plus que dans les bois, & le monde s'en prendra peut-être à moi de l'avoir privé d'une société aussi aimable que la vôtre. Adieu.

FIN.

De l'Imprimerie de GISSEY.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Amuſement Philoſophique ſur le Langage des Bêtes.* A Paris, ce 1. Décembre 1738.

COURCHETET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. Salut : Notre bien amé *** Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre intitulé : *Amuſement Philoſophique ſur le Langage des Bêtes* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ; de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes ; Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervis de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le ſixiéme jour de Février l'an de grace mil ſept cent trente-neuf, & de notre Regne le vingt-quatriéme. *Et plus bas.* Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 175. fol. 159. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenſes, art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs

mens ; soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale, huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris, ce 13. Février 1739.

Signé, LANGLOIS, Syndic.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

LETTRE

A MADAME

LA COMTESSE D***

Pour servir de Supplément à l'amusement Philosophique sur le langage des Bêtes.

BIBLIOTHEQUE ROY

LETTRE
A MADAME
LA COMTESSE D***

Pour ſervir de Supplément à l'amuſement Philoſophique ſur le langage des Bêtes.

CRoiriez-vous, Madame, que l'on vient en quelque ſorte de réveiller les idées folles des anciens Egyptiens, qui adoroient le Chat, le Crocodile, le Rat, & autres animaux; avec cette différence, que c'étoient des Dieux pour

ces Peuples aveugles, & qu'aujourd'hui ce ſont des démons pour nous. Or comme en général les Dieux du Paganiſme n'étoient autre choſe que des Diables, qui rendoient des Oracles par la bouche des Idoles (quoiqu'en diſe Vandale & ſon Abbréviateur.) Imaginez-vous que tout ce que nous entendons aboyer, braire, miauler, hannir, &c. eſt la même choſe, c'eſt-à-dire, autant d'eſprits céleſtes condamnés à faire ici bas pénitence de leur orgueïl.

C'eſt un R. P. J. qui leur fait faire cette pénitence, plûtôt que de les mettre en enfer avant le jour du Jugement dernier, croyant apparemment que ce genre de péché ſeroit trop rigoureuſement puni, s'il l'étoit depuis ſix

mille ans, & ſi le châtiment n'étoit pas differé juſqu'à la fin du monde. Voilà donc les démons en quelque ſorte rétablis dans leur réputation, & ſauvés du feu pour longtems. Ce répit n'eſt pas mauvais: qui a terme, ne doit rien. Je ne doute pas que les malins eſprits éxilés du Ciel ne témoignent au premier jour leur reconnoiſſance au charitable Auteur, qui leur a rendu un ſervice ſi conſidérable. Peut-être que de ſon côté il fera encore plus pour eux dans la ſuite, & qu'il voudra bien les loger dans quelques corps ſemblables au ſien. Il eſt même à croire que ſans qu'il y ait eu *bataille*, un de ces eſprits pourroit bien lui avoir été ſi étroitement uni, que cet eſprit & le ſien ne

feroient, pour ainſi dire, qu'une même ame, & vivroient ſous le même toit comme de bons amis.

En effet, Madame, c'eſt vrai-ſemblablement à l'union intime de ces deux eſprits, qu'on doit attribuer tant de jolis Ouvrages que ce célebre J... a enfantés depuis quelques années, & entr'autres l'ingénieux *Fanféredin*, * & celui où il vient de pincer ſi délicatement un Poëte illuſtre de notre ſiécle, dont le diable n'eſt pas ami du ſien : au moins ont-ils eu juſqu'ici des allures bien différentes. Le diable de l'un, mécontent de la vilaine habitation, & de la turbulente Compagnie où il ſe trouve,

* Roman allégorique & ſatirique, imprimé chez Mercier, ruë S. Jacques.

eſt forcené & comme enragé. Il eſt toujours en diſcorde avec ſon hôte ; c'eſt ce qui fait que les Ouvrages de ce célebre Individu, enfantés par deux eſprits ſi mal aſſortis, ſont ſemés de tant de contradictions & d'extravagances, à peu près ſemblables aux diſcours de ce Prince haïſſable, chez qui deux ames étoient logées, comme vous l'avez vû ſans doute dans le Roman des *Ames rivales* de M. de Moncrif. Notre J... au contraire ſemble avoir chez lui un petit diable méchant, mais de bonne humeur, avec lequel il s'accorde parfaitement ; enſorte qu'il n'eſt jamais ſorti de ſa plume que des malices concertées & raiſonnées.

Ce petit démon, qui de-

puis tant d'années, conjointement avec ſon hôte, goûtoit tous les plaiſirs de la vie dans la plus grande Ville du monde, en exerçant cet *Epicuriſme* ſi vanté par le doux G... vient d'être banni de cet heureux ſéjour, où il ſe conſoloit de ſon ancienne diſgrace, lorſqu'il avoit été chaſſé du Ciel avec tant d'autres de ſes ſemblables. Cette cataſtrophe lui a rappellé triſtement le fâcheux Arrêt, qui l'expulſa de la céleſte demeure. Mais dans le triſte ſéjour du nouvel éxil, qu'il va s'ennuyer! Plus de mets exquis, plus de vin frais, plus de jolies maiſons de Campagne, où l'*aimable Pere* ſe délaſſoit continuellement de ſes grands travaux littéraires. * Ce ne

* Voyez une Epître de M. Greſſet, adreſſée à l'Auteur.

ſera plus déſormais qu'un petit eſprit plongé dans la ſolitude & l'obſcurité, un malheureux petit Ange ſans plume & ſans aîles.

En vérité c'eſt grand dommage. Quelle eſt donc la cauſe de ſa diſgrace? La voici, Madame. Paſſages de l'Ecriture burleſquement interprétés; autorités des Peres de l'Egliſe, employées d'une façon badine & ridicule; Allégories indécentes; Réflexions trop libres ſur les amours des Bêtes, repréſentées ſous les mêmes couleurs que celles des Humains; étonnant ſçavoir ſur ce point, & ſur autre choſe. Voilà en gros le dernier péché du petit diable Bas-Breton; car vous ſçavez que c'eſt en Bretagne (à Kimper-Corentin, dit-on) qu'il

étoit né, c'eſt-à-dire, qu'il avoit commencé à s'unir au ſujet dont il s'agit. Vous me demanderez peut-être pour quelle raiſon on ne l'a pas renvoyé dans ſon Païs,

[C'eſt-là que vont les gens que l'on veut qu'ils enragent,]

c'eſt qu'on a jugé à propos d'uſer d'indulgence pour un *aimable Pere*, dont les talens ont tant brillé, ſur-tout par ſes deſcriptions *de l'Iſle d'amour*, & *ſes Cabinets de joüiſſance*. Mais dans ſon célebre *Amuſement philoſophique* a-t-il fait paroître moins de génie, moins de fécondité? Qui peut mieux en juger que vous? *

* Cet Auteur a donné au Public il y a pluſieurs années un fort bon Livre ſur la *paix de Munſter*. Il a de plus compoſé un gros Ouvrage, pour faire paroli au *Catéchiſme* de Montpellier; mais il y a eu des difficultés pour l'impreſſion. On aſſûre que le même Auteur eſt excellent Muſicien, & joüe fort bien des Inſtrumens. Voilà bien des talens qui appuyent la ſupoſition badine de l'union dont il s'agit.

Une Dame & une Demoiſelle, auſquelles notre Auteur débitoit ſon plaiſant ſyſtême, s'effrayent; l'une, de ce qu'il lui vouloit perſuader que ſa petite Chienne, qui la nuit couche avec elle, & le jour la carreſſe, ſoit un petit diable; l'autre, de ce que ſon Perroquet, qui la réjouit par ſon babil, en ſoit un auſſi. Mais le badin Philoſophe, pour les raſſûrer, leur fait entendre que les Bêtes étant étrangeres à la ſocieté, & n'y entrant que pour l'utilité & l'amuſement, il importe peu que ce ſoit un diable, ou

une autre eſpece qui nous ſerve, & qui nous amuſe. Je ne ſçai s'il les fit revenir de la frayeur où il les avoit jettées : l'idée cependant n'a rien que de réjouiſſant, & je penſe qu'elle ne vous inſpirera aucun éloignement pour ce peuple d'animaux, qui chez vous vit tous les jours de vos libéralités, & qui chacun à ſa maniere, ſelon qu'il loge un diable plus ou moins ſpirituel, vient, autant que vous le voulez, vous marquer ſa reconnoiſſance par ſes carreſſes & ſon badinage.

Ceux qui d'entre les diables pourroient nous nuire, & qui ſont à craindre, ont pour demeure les bois, les antres, les cavernes. Ainſi pluſieurs claſſes de diables : diables furieux, que nous ne

voudrions pas avoir pour voiſins ; ce ſont ceux qui ſont dans les corps du Lion, de l'Ours, du Tigre, & du Loup ; diables amuſans, & que nous chériſſons ; ce ſont ceux qui ſont unis aux Oiſeaux : diables badins, & qui ſçavent nous plaire ; ce ſont le Chien, le Chat, & le Singe : diables ſervibales, ce ſont les Chevaux, les Mulets : diables néceſſaires, ce ſont tous ceux dont les corps ſont deſtinés à la nourriture de l'homme. Dans cette derniere claſſe je trouve l'Apis des Egyptiens, ce Dieu qui, diable aujourd'hui, ſe trouve obligé par l'indiſpenſable uſage que nous faiſons du corps qu'il habite, de changer ſouvent de demeure. J'en ſuis fâché pour ce Peuple ancien, à qui nous ne

marquons pas assez notre reconnoissance des belles découvertes qu'il nous a laissées. Mais peut-être ce Dieu aime-t-il autant à changer de demeure, que nous aimons, suivant les saisons, à changer d'habits, & Madame .... que vous connoissez, à changer d'Amans.

L'Auteur, Madame est né avec un cœur vraiment sensible. Il plaint un cheval, qu'un Cocher accable de coups. Un chien qu'on dresse pour la Chasse, lui paroît misérable. Le sort des Bêtes qui sont dans les bois, lui semble un état triste; il prend part à la peine d'un animal féroce, qui se fatigue à chercher sa proye, & qui souvent ne trouve qu'une legere & insipide nourriture. Puisqu'ils sont des diables,

sont-ils à plaindre? Ils n'ont que ce qu'ils méritent: comme coupables, ils doivent souffrir. Les hommes sont-ils exempts de peine? Sont-ils personnellement criminels, lorsqu'ils naissent? Et cependant que ne souffrent-ils pas dans le cours de leur vie? Faudroit-il que les diables fussent moins malheureux? Pendant plusieurs siécles ayant passé la plûpart chez les Anciens pour des Dieux, on se faisoit dans ces tems reculés un scrupuleux devoir de fournir à leurs besoins. Le P. B. me paroît avoir quelque envie de les rétablir dans leur ancienne splendeur; & s'il étoit relegué aux Indes, qui l'empêcheroit de travailler à les réédifier? Lucien avoit moins de retenuë; on sçait

que le plaiſir de ce Philoſophe fut de plaiſanter ſur les différentes Religions des Peuples : mais ne loüons pas ici le Philoſophe Payen aux dépens du Philoſophe Chrétien. Notre Auteur ne perd point de vûë la Religion qu'il profeſſe, ſeule capable de mettre des bornes à ſon imagination, quand même il ne ſeroit pas un ſaint Religieux.

Cependant en faiſant entrer les diables dans le corps des Bêtes, il n'y a plus (ce me ſemble) qu'un pas à faire pour dire la même choſe de l'homme ; & cette extravagance ne ſeroit pas nouvelle, ayant été débitée par d'anciens Hérétiques. Qui empêchera auſſi, en admettant la Métempſicoſe dans les Bêtes, de l'admettre pareillement dans

dans l'homme ? Ça été le ſentiment de Pythagore ; c'eſt encore celui de quelques Philoſophes Indiens, des trois parts des Amériquains, & des Aſiatiques. Et en voyant de certains Auteurs de nos jours, ne ſeroit-on pas tenté de croire que l'eſprit qui les anime, eſt le même que celui qui a été dans d'autres corps ? Je ne trouve pas M. L. d'O. . . éloigné de ce ſentiment. Dans ſa Lettre à M. le P. B. cet Académicien fait revivre *Zoïle* parmi nous. N'auroit-il point lui-même hérité de l'eſprit d'un *Saumaiſe*, d'un *Laurent-valle*, d'un *George Merula*, d'un *Sciop-pius* appellé le chien de la Réthorique, & de pluſieurs autres du même calibre ? Car ſi je ne craignois de bleſſer la politeſſe, je dirois que dans

ſa Lettre il a trempé ſa plume dans de l'excrément pourceau. Je vous félicite, Madame, de ne pas entendre le Latin, ſon *Sçazon* * vous feroit vomir, & on ne peut que loüer ſon Adverſaire, qui par ſon ſilence philoſophique montre un eſprit bien différent du *Zoile*, à qui il le compare ſi malhonnêtement. Mais pourſuivons.

Le P. B. par ſon badinage n'a point craint de renverſer une partie de l'ordre établi dans la nature dès la création du monde, & d'ôter en quelque façon à l'homme

* Epigramme Latine contre M. L. D. F. qui ſe lit à la fin de la Lettre de M. l'Abbé d'Olivet à M. le Préſident Bouyer. Mais elle eſt retranchée dans la ſeconde Impreſſion, qui a été faite de cette Lettre plus digne d'un Pédant, que d'un Académicien.

ſa ſupériorité au-deſſus des autres animaux. Car ſi le corps des Bêtes eſt animé par des Anges, les Bêtes ſont dans ce ſens au-deſſus de l'homme. Le crime ne fait point perdre les propriétés naturelles. Ce ſyſtême, ſous l'apparence de l'agréable & de l'amuſant, a donc paru dangéreux, & conduire à des conſéquences qui ſont injurieuſes à Dieu, qui abbaiſſent l'Homme, rélevent les Bêtes, & donnent aux Diables un ſort qu'ils n'ont pas. Mais que penſer de la comparaiſon de l'union des démons aux corps des bêtes, avec l'union de notre corps & de notre ame, & de cette circulation éternelle d'ames, qui paſſent en d'autres corps, pour recommencer une autre vie ?

ces réfléxions ſont trop ſérieuſes, par rapport à un Ouvrage philoſophico-badin & ingénieuſement ridicule.

Pour moi, Madame, qui veux vous égayer par la ſingularité d'un Ouvrage qui n'a rien de *neuf*; que l'habillement François que l'Auteur lui a donné, je n'ai point dans l'eſprit de réfuter & de condamner un ſyſtême auſſi ancien que l'Idolatrie, & dont la premiere partie eſt bâtie ſur la Religion des anciens Egyptiens. La ſeconde & troiſiéme eſt auſſi travaillée ſur ce qu'ont dit les Naturaliſtes touchant les Bêtes; & le Chapitre XII. du Livre II. des *Eſſais* de Montaigne lui a beaucoup ſervi. A cela près je vois dans cette ſeconde & troiſiéme Partie de jolies comparaiſons, de

tendres deſcriptions; j'admire ſur-tout les amoureux entretiens, par exemple de deux Moineaux, occupés de leur amour, ou des ſoins de l'éducation de leurs petits. A cette école, on ſçait la maniere d'exprimer ſa paſſion, on y devient de parfaits Amans, & l'on apprend des Bêtes à ne jamais tromper, *pas même en amour.*

Ici l'Auteur penſe autrement que Montaigne, qui d'après les Naturaliſtes, donne aux Animaux autant de délicateſſe, de bizarreries & d'extravagances dans leurs amours, qu'en ont les hommes; il a eu raiſon. Un ſyſtême qu'il a voulu nous donner pour *neuf*, doit du moins l'être en quelque choſe * J'avoue-

* Eſſ. de Mont. l. II. ch. XII.

rai cependant que ſi les Bêtes ſont capables, auſſi-bien que nous, d'infidélités & d'inconſtance, elles ont cet avantage ſur l'homme, que leur amitié eſt plus conſtante, & plus vive.

Mais comment notre *aimable pere* a-t-il pû appercevoir des perfections que nous ne leur connoiſſons pas. C'eſt par le moïen de la connoiſſance ſupéricure qu'il leur donne, on l'appelle vulgairement inſtinct. Les Bêtes ne peuvent avoir cette connoiſſance ſans avoir un langage commun à chaque Société. L'Auteur n'eſt pas embarraſſé de faire voir que tous les animaux connoiſſent, diſtinguent, parlent & raiſonnent. Quelle différence donc entr'eux & nous? Il n'y en a plus. L'exemple des Caſtors eſt la plus forte preuve. C'eſt dommage qu'elle ſoit une objection cent fois faite dans les Ecoles, & à laquelle on a répondu cent fois; l'entreprife de la Tour de Babel, échouée par la confuſion des langues, ne permet plus à notre Philoſophe de douter. Si les Caſtors ne parloient pas, & ne s'entendoient dans leur langage, ils ne travailleroient pas avec tant d'ordre & de concert. ** Montaigne dit auſſi des Bâtes, que l'on voit entr'elles une pleine & entiere connoiſſance, qu'elles s'entendent, tant celles de la même, que de différentes eſpeces. Au ſujet de leur langage, il le prouve par Lucrece *,

** Ibid.

* Et multæ pecudes, & denique ſecla ferarum,

qui dit que les Animaux, & domeſtiques & ſauvages, forment divers ſons, ſelon que la peur ou la joye agiſſent en eux. Ainſi le P. B. n'a que le plaiſir de la répétition, & non la gloire de l'invention.

Pour expliquer leurs opérations, ainſi que celle des Fourmis & de la Mouche à miel; le P. B. n'a point, comme vous voyez, recours à l'inſtinct.

Êtes-vous d'humeur, Madame, d'en faire avec lui un *être de raiſon, un vuide de réalité, un reſte de Philoſophie Péripatéticienne?*

Peu nous importe, je penſe, que les Bêtes ayent une connoiſſance ſans inſtinct, ou un inſtinct ſans connoiſſance.

Diſſimiles fuerunt voces variaſque cluere,
Cum metus aut dolor eſt, aut cum jam gaudia gliſcunt.
LUCR. l. v. v. 1078. &c.

Vous

Vous appellez votre Chienne, elle vient à vous; vous la careſſez, elle vous donne des preuves qu'elle eſt ſenſible au plaiſir que vous lui faites; c'eſt tout ce que vous en éxigez. Du reſte, la connoiſſance attribuée aux Bêtes, tant à celles qui vivent en ſociété, qu'à celles qui n'y vivent pas, n'eſt point un ſentiment inſoutenable. Notre Auteur l'a puiſé encore chez Montaigne, qui dit que les Bêtes ne peuvent ſe conduire *ſans diſcours, & ſans prudence.* * Quelque choſe de plus fort: Virgile ** rapporte des Abeilles (mais c'eſt une exagération Poëtique)

* Ibid.
** His quidam ſignis, atque hæc exempla ſecuti,
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere.
Georg. Liv. IV. v. 219.

que quelques-uns ont dit qu'elles avoient une portion de l'esprit divin, & qu'elles étoient éclairées d'un rayon céleste.

Notre Auteur est *seduisant*. En croyant avec lui que les Bêtes, non-seulement connoissent, mais qu'elles parlent; comme dans le Pays des systêmes (ce sont ses termes) *il n'y a que le premier pas qui coûte*; il faudra convenir que l'Huître & le Limaçon, ont aussi leur langage particulier, parce que la nature est uniforme dans ses productions: avec cette différence cependant, que la faculté de parler est plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en société, & en famille. L'Auteur cherche à nous le persuader par l'adresse des Loups, qui concertent ensemble des ruses de guerre,

pour tromper la vigilance du Berger; par le combat d'un Moineau, qui trouve à sa bienséance le nid d'une Hirondelle, dont il cherche à s'emparer; par la conduite admirable des Singes, lorsqu'ils vont à la picorée, qu'il compare à une troupe de Soldats, qui marchent avec ordre & avec précaution au fourage dans le voisinage ennemi: Grands exemples, pour prouver que les Bêtes ont de la connoissance. Mais l'Auteur est modeste: il en avoit bien d'autres, qu'il n'a pas jugé à propos de citer d'après son modéle. Un Chien, qui, au rapport de Plutarque, du tems de l'Empereur Vespasien, contrefaisoit le mort au Théâtre de Marcellus: Des Rossignols qui instruisent leurs petits à

chanter : Des Eléphans dreſſés à danſer au ſon de la voix ; La Pie d'un Barbier de Rome, qui imitoit le ſon de la trompette, ſont des exemples avec leſquels notre Auteur auroit achevé de convaincre que les Bêtes parlent : Je le croirai, pourvû qu'il veuille m'accorder qu'il y en a qui ne ſçavent ce qu'elles diſent, comme il arrive à bien des hommes.

Cependant, eſt-ce néceſſairement par connoiſſance, qu'un Geai, une Pie, un Merle, crient, quand ils apperçoivent le Chaſſeur ? Eſt-ce par connoiſſance, qu'un Moineau, quand il voit un Chat, avertit ſes ſemblables de l'approche de leur ennemi commun ? Un Péripatéticien nous dira, que c'eſt la ſympathie qui conſterne ces Oiſeaux, & les éloi-

gne de celui qu'ils ont ſujet d'appréhender ; comme c'eſt la ſympathie qui approche le Coq d'une Poule, parce que la haine & l'amour ſont deux paſſions aveugles, leſquelles agiſſant dans l'homme ſouvent ſans connoiſſance, du moins ſans réflexion, peuvent, à plus forte raiſon, faire dans les Bêtes le même effet. Que ne nous diroit pas encore ſur tout cela le hardi Cartéſien, qui compareroit tous ces mouvemens à ceux d'une Montre, & qui ne trouveroit pas le langage des Bêtes fort différent de la ſonnerie d'une Horloge.

Inſenſiblement je prendrois ici le ton de Raiſonneur & de Philoſophe, je n'en ai pas envie. Le P. B. pour établir la néceſſité du langage des Bêtes, s'eſt fondé ſur la con-

noiſſance qu'elles ont. Si la nature les a faités capables d'entendre une Langue étrangere, pourquoi n'auroient-elles pas la faculté d'entendre, & de parler une Langue qui leur eſt naturelle ? « Votre Chienne, » (dit-il à Madame la Du- » cheſſe de Ch. . .) a beau- » coup d'eſprit ; vous vous en- » tretenez tout le long du » jour avec elle ; vous l'en- » tendez, & elle vous entend : » mais ſoyez ſûre que lorſqu'il » vient un Chien la cajoler, » elle l'entend beaucoup mieux » encore, & ſe fait mieux » entendre.» De-là il conclut que les Bêtes parlent, & qu'il eſt fort raiſonnable de le croire. Si nous ne voulons pas adhérer à ſon ſentiment, laiſſons-le du moins penſer que ſon ſentiment (c'eſt lui qui le dit) eſt aſſez bien fondé, pour

trouver place entre les divers ſyſtêmes qui occupent le loiſir des Philoſophes. Diſciple de Montaigne, il n'a ſuivi en cela que le ſentiment de cet Ecrivain, qui dit des Bêtes : *Comment ne parleroient-elles pas entr'elles ? Elles parlent bien à nous, & nous à elles.* Mais le P. B. ne leur donne un langage que pour ſatisfaire à leurs beſoins, & à tout ce qui eſt néceſſaire à leur conſervation. Elles n'entendent point la Philoſophie & la Morale. Quel dommage ! Cependant l'ordre qui paroît chez pluſieurs eſpeces de Bêtes, leur ſobriété, leur conſtance auroient dû porter l'Auteur à leur accorder une eſpece de Philoſophie des mœurs. Auſſi bien-tôt j'en trouverai quelques-unes, à qui il donne le

nom de Philoſophes. D'un autre côté ce ſont, à l'en croire, des Héros en amour. Si un Chien ne perd point de tems pour en compter à ſa Belle ſur ſa *beauté*, ſur ſa *taille*, ſur ſon *eſprit* & ſa *jeuneſſe*, l'Auteur qui en a ſans doute ſurpris avec plaiſir quelqu'un débitant de telles fleurettes, a trouvé de la *vivacité* dans ſa converſation. Auſſi nous dit-il que « tout parle dans une » Bête amoureuſe, comme » dans l'homme le plus paſ- » ſionné; que ſa voix, ſes ge- » ſtes, ſes mouvemens, tout » exprime ſa paſſion. » Un pareil détail de la part de l'Auteur pourra vous ſurprendre; *Mais* un Philoſophe, Madame, ne doit rien ignorer. En nous diſant que les Bêtes *diſent toujours vrai*, & qu'elles

ne trompent jamais, pas même *en amour*, ce ſont des leçons qu'il nous donne, & dont il eſt à ſouhaiter que nous profitions.

Mais accorder aux Bêtes une ame ſpirituelle, leur trouver un langage, ne les faire parler qu'à propos, & leur donner des avantages que nous n'avons pas, cela ne ſuffit pas encore à notre Auteur. En voyant chez beaucoup d'eſpeces de la ſobriété & de la conſtance, il eſt tenté de les comparer à Diogène, & d'en faire par conſéquent autant de Philoſophes, vivans dans une petite baraque, contens du pur néceſſaire, fuyant le commerce des hommes, ne parlant que par néceſſité. « Tel eſt, dit-il, un » de ces gros Chats barbus &

» bien fourrés, que vous » voyez dans un coin, digé- » rant à loiſir, dormant, ſi » bon lui ſemble, ſe donnant » quelquefois le plaiſir de la » Chaſſe, joüiſſant d'ailleurs » paiſiblement de la vie, &c. » Il ne faut à la vérité qu'une » Chate pour déranger toute » ſa Philoſophie : Mais nos » Philoſophes ſont-ils plus ſa- » ges dans l'occaſion ? »

Voilà des Philoſophes que vous ne connoiſſiez pas, & qui ſans doute ont eu la Philoſophie par infuſion ; car je ne leur connois ni Ecole, ni Académie. Il eſt vrai qu'animés par des démons, ils n'en ont pas beſoin. Tout cela a quelque choſe de divertiſſant, & pouroit ſervir de ſuite au ridicule voiage fait par Guliver dans le pays des *Houyhymhymms*.

Mais il n'eſt pas le premier qui faſſe des Bêtes autant de Philoſophes. Il a lû qu'Elien, ſur la foi d'Ariſtote, en y ajoutant du ſien accorde la ſience des Mathématiques aux Thons. Il dit qu'ils enſeignent l'Aſtrologie aux hommes en s'arrêtant où le Solſtice d'Hyver les ſurprend, & ne decampant qu'à l'Equinoxe ſuivant. Par leur marche en bataillon à ſix faces égales, ils font voir qu'ils poſſedent la Géometrie, & l'Arithmétique. Notre Auteur eut bien dû raporter cet éxemple, pour faire valoir ſon ſentiment.

Les Bêtes douées d'une ame ſpirituelle, connoiſſant, parlant, raiſonnant en Philoſophes, que leur manque-t-il ? Une Religion : Le P. B. n'eſt pas tout à fait aſſez har-

di pour la leur accorder d'ailleurs ; il ſçait que ſur ce point il eſt toujours indecent & dangereux d'entreprendre de badiner. Cependant il a trouvé que Plutarque en attribue une aux Elephans, & aux Fourmis, & Montaigne eſt tenté de croire fort ridiculement qu'il n'y a point de Bêtes qui n'ait une eſpece de culte. Mais ici n'oublions pas que les Bêtes ſont, ſelon l'Auteur des Diables incorporés (c'eſt ce que n'a pas dit Montaigne) & qu'ainſi il ne pouvoit ſans tomber dans une bevue groſſiere, leur donner un culte & une religion. Mais les decorant du titre de Philoſophes, c'étoit le lieu (puiſque Montaigne lui fourniſſoit des preuves) de nous parler en general de la juſtice, & de l'equité des Bêtes ; de venter

la magnanimité de l'une, la reconnoiſſance de l'autre, la clemence de celle-ci, la fidelité de celle là. De telles qualités conviennent à des Philoſophes.

Je vois avec quelque eſpece de peine (car l'Auteur ne fait aucune exception) qu'à l'Ane, au Bœuf, au Mouton, au Cheval, qui ſont des Animaux lourds & un peu ſtupides, le nom de *Philoſophe* ſoit prodigué, pendant qu'il le refuſe aux Oiſeaux, qu'il traite de *Babillards*. Je crois en entrevoir la raiſon : c'eſt que peut être en ſécret il compare les premiers aux *Diſciples de Pythagore*, qui écoutoient ſans parler, ou parloient peu, & parloient bien ; & les ſeconds à ces grands Parleurs de Café, qui diſent beaucoup & ne diſent rien.

Je voudrois, Madame, que l'Auteur nous eut donné les les principes de la Philoſophie des Bêtes & lui qui me paroit entendre & ſi bien interpréter, leur langage. Il ne nous fait part d'aucune de leur leçons de ſageſſe. Son ſilence me fait croire que la Philoſophie qu'il leur donne, n'eſt qu'un pur épicuriſme, comme étant celle qui convient mieux à des Animaux irraiſonnables. J'en juge par les diſcours amoureux des Oiſeaux, par les entretiens tendres d'un Chien, & d'une Chienne, par les pourſuites redoublées d'un Chat guidé par ſa paſſion, le tout traduit en François par notre Auteur qui a ſû déchifrer leurs termes amoureux. Il a délicatement rendu pluſieurs de leurs fraſes. Peut être que

ſes loiſirs lui permettront à preſent de nous donner un Dictionnaire complet, une Methode, & une Grammaire du langage particulier de chaque eſpece, & même à l'exemple d'un docte Academicien, une *Proſodie* exacte, qui ſeroit ſur tout néceſſaire pour les divers *accens des* Oiſeaux.

La République des Lettres étant une fois enrichie de ce nouveau Dictionnaire, qui ne ſera pas curieux d'entendre les Langues de tous les animaux à qui nous penſions que le Ciel avoit refuſé la parole? Nous étions dans l'erreur. Ils parlent, & parloient même avant le péché d'Adam. Le P. B. qui le tient d'un autre Auteur, nous dit qu'ils articuloient alors comme nous. L'entretien du Serpent avec

Eve eſt la preuve qu'il en aporte. Il y a eu donc parmi eux, comme parmi nous, une confuſion de Langue. Mais pourquoi cette confuſion ? Ont-ils trempé dans le péché du Serpent, comme nous dans celui d'Eve ? Ou auroient-ils été privés de leur langage particulier pour punir le Diable ? En admettant le ſyſtême de l'Auteur, qui n'eſt fondé que ſur ſon imagination, tout eſt expliqué.

Un autre réflexion, qui vous paroitra auſſi *neuve* que *ſinguliere*, c'eſt que les Oiſeaux, que nous regardions comme les premiers chantres du monde, ne chantent plus, pas même le Serin, & le Roſſignol. Le P. B. vient de porter la réforme chez eux, & ce que nous en entendons n'eſt plus qu'un ſimple

ple langage, & langage ſans doute philoſophique. C'eſt ici que l'Auteur donne du *neuf*. Je conſens cependant que la Pie & le Geai crient, que le Corbeau croaſſe, que pluſieurs autres n'ayent qu'un ton triſte & deſagréable, que tant d'autres ne faſſent que parler. Mais qu'un Pinſon, qu'un Chardronet ne chantent plus, quel eſt mon chagrin ! Je ne me laſſois point de la mélodie de pluſieurs Sérins. J'aimois ces Oiſeaux à qui je m'imaginois que la nature avoit donné pour le chant une délicateſſe que l'homme ne peut imiter. Deux Roſſignols incomparables dans leurs roulades, quand ils chantent le triomphe de leurs amours, ou le retour du Printems, m'ont fait paſſer d'agréables nuits : & voici que par

l'attentat d'un nouveau ſiſtême, je me trouve tout à coup privé d'une partie de mes plaiſirs.

Auſſi pour me vanger de *l'aimable Pere* . qui ceſſe de me le paroître ici ; je ne croirai pas avec lui que les poiſſons ont autant , & peut-être plus d'expreſſions vocales, que les Oiſeaux mêmes. Je dirai qu'une Carpe , une Anguille , ou quelque autre poiſſon , que l'on m'aportera vivant , ne parle point. Je n'ajouterai point foi aux choſes ſurprenantes que nous diſent les Naturaliſte de pluſieurs poiſſons grands, & petits. Et je penſerai ſans avoir *le moindre chagrin philoſophique* , que la nature quoique uniforme dans ſes operations , mais ni prodigue ni avare condamne avec raiſon

à un éternel ſilence tant de peuples inombrables qui habitent les eſpaces immenſes des Mers.

L'Auteur en accordant la parole aux Animaux . ne nous a point appris en quoi conſiſte leur langage , par exemple , celui des Dindons , qui ſemblent n'avoir qu'une langue monotone, & n'employer pour ainſi dire , qu'une ſeule phraſe dans toute leur vie , comme s'il n'avoient qu'une choſe en tête. Cependant , malgré ce defaut , les dindons pourroient bien être des Philoſophes , & même des Docteurs de certaine eſpéce ; tant ils ſemblent bouſis d'Orgueil. Enſorte que l'Auteur de la fameuſe comedie de la *femme Docteur* n'auroit peut-être pas tant de peine à compoſer un pareil ou-

vrage au ſujet de ces Animaux & de bien d'autres, qui leur reſſemblent.

Madame, pour ne rien oublier, il fait entrer dans ſon ſiſtême les reptiles, & les inſectes, à qui il donne des expreſſions vocales, & ſenſibles. Nous trouverons quelque choſe de vrai dans ce qu'il avance, ſi nous voulons faire attention, que le langage d'une des plus floriſſantes nations de l'Europe aproche du ſiflement des Serpens. Un grand Prince * a dit d'elle que ſon langage eſt un ramage ſemblable à celui des Oiſeaux, & qu'on trouve du raport entre le langage des Allemans & celui des Chevaux.

Enfin il y a peu de choſe dans l'amuſement philoſophi-

* L'Empereur Charles V.

que du P. B. qui puiſſe paſſer pour *neuf*. Cet ingenieux Auteur y a cherché à depayſer ſes lecteurs, en ſubſtituant de nouveaux exemples à eux qu'on lit dans Montaigne, & en donnant aux Bêtes des ſentimens qu'elles n'ont pas. Montaigne n'a voulu que raiſonner ſur ce que les Naturaliſtes racontent des Bêtes, le P. B. a cru que pour ne pas reſſembler toujours à ce Philoſophe il devoit créer des faits, qui n'ont exiſté, que dans ſon imagination.

Mais c'eſt trop long-tems vous entretenir d'un ouvrage dans lequel l'Auteur affecte un ſtile léger, qui ne ſe ſoutient pas. Il y fait voir une grande fecondité, beaucoup de raiſonnement. Le tems ne lui a pas permis ſans doute de le

faire plus court pour le rendre plus agréable, ni d'éviter des répetions pour ne pas ennuier c'eſt ce qui fait qu'il n'eſt pas aſſez amuſant pour être joly. J'ay l'honneur d'être avec un très profond reſpect.

MADAME

Votre très humble
& très obeiſſant ſerviteur

ce 20. Mars 1739.